

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL

D E
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

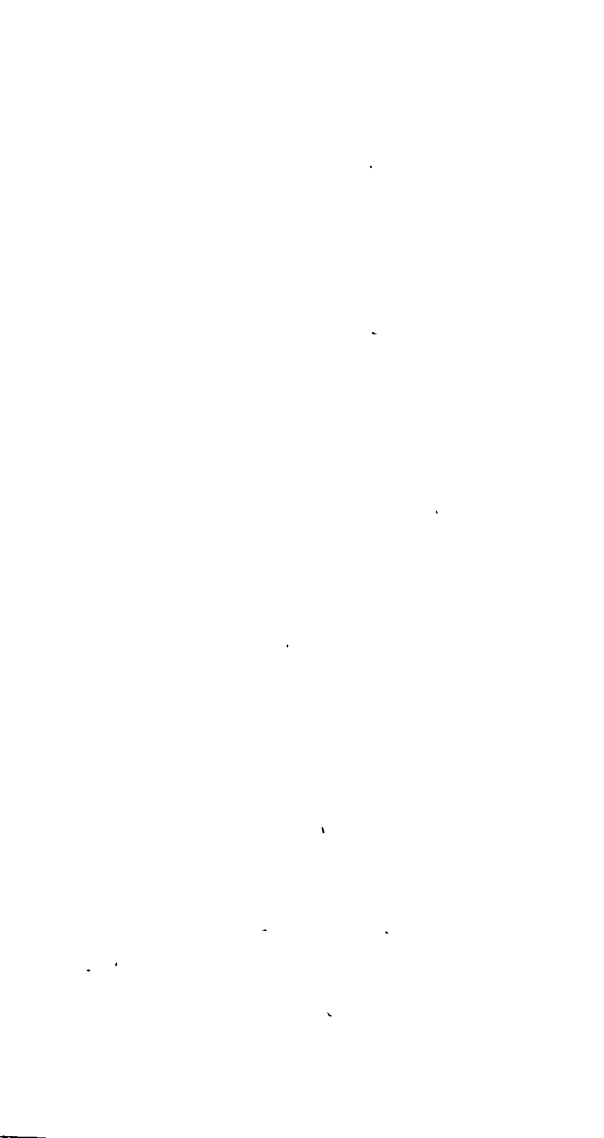
SEPTEMBRE 1764.



NEUCHÂTEL,

Chez JEAN FREDERIC HUGER.

MDCCLXIV.





JOURNAL HELVETIQUE.



SEPTEMBRE 1764.



ESSAI

SUR LA M É D I S A N C E.

Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.

BOILEAU.

UNE des principales sources de la Médisance, est le défœuvrement, & l'ennui qui l'accompagent. Une personne qui fait s'ocuper à de bones choses, ne s'amuse pas à médire du prochain; sa curiosité s'exerce sur des objets importants, & non sur des bruits publics, sur des libelles injurieux, & sur de faux rapports.

Ce vice est si noir & si hideux, qu'il me semble que pour en inspirer de l'horreur, il suffit de le peindre tel qu'il est; le Médifant auroit certainement honte de lui même, s'il croioit être connu, come il se conoit. Les Homes ont trop d'orgueil pour s'étudier eux mêmes; ils aiment à se flater en ne se considerant que du bon côté, tandis qu'ils ne considèrent les autres que du mauvais & qu'ils se plaisent à relever leurs fautes & leurs vices, afin de s'élever au dessus d'eux par l'ostentation de leurs talens ou de leurs vertus; mais en se trompant soi même, on ne trompe pas les autres, qui démêlent aisément nôtre vanité au travers de nôtre fausse modestie.

Le Médifant est l'énemi le plus dangereux de la vertu, en ce qu'il la flétrit, & qu'il afaiblit par ses traits malins, & des insinuations calomnieuses, les bons exemples qu'elle peut & doit donner. Quand il ne peut éfacier ou nier les bones actions, il tache d'en diminuer le prix & le mérite, en les atribuant à de mauvaises intentions. Une personne vertueuse fait elle une aumône, un acte de charité, un legs pieux,

C'est un home de bien, de piété profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.

Voilà le langage du Médifant. Il enfonce le poignard avec respect; fes louanges même font malignes & empoifonnées. Il n'épargne ni les morts ni les vivans, mais ceux-ci font principalement les objets de fon ironie & de fa satire, parce qu'ils lui font ombrage. Il louë quelquefois les morts aux dépens des vivans, afin d'avoir un prétexte fpécieux de les noircir & de les déchirer, ou pour couvrir fes propres fautes en manifeftant celles d'autrui; mais le Médifant, fi hardi dans fes décifions, fi févère pour les autres, fi cruel dans fes fentences, eft fort indulgent pour lui-même, & ne peut fouffrir ni raillerie, ni remontrances. Il ne pardone pas un mot échapé par mégarde, & auquel il done une mauvaife interprétation: Il exige des autres une grande circonfpection dans les paroles, dans le tems qu'il fe permet les difcours les plus opofés à la juftice & à la vérité (*).

Q 3

(*) *Note des Edit.* Il paroît, dans quelques endroits de cette Pièce, que l'Auteur ne prend pas l'idée de Médifant dans fon fens reftraint, & qu'il lui attribue des traits, qui devroient proprement s'appliquer à la calomnie & à l'envie; il eft vrai que ces vices ont beaucoup d'analogie & fe trouvent fréquemment réunis.

Le Médifant ne craint point de blesser les bienféances & de troubler la tranquillité publique, par des rapports ofenfans, & en s'érigeant en délateur (*), vice infame chez toutes les Nations. Ou les fautes & les vices, qu'il relève malignement, font connus, ou ils ne le font pas; s'ils font connus, le coupable n'est-il pas affés puni par la honte qui fuit le crime; & s'ils ne font pas connus, pourquoi lever le voile qui les couvre, & exposer à la ri-fée publique le coupable, qui celle peut être de l'être par fes remors & la fincérité de fon repentir?

Coment le Médifant épargneroit il le prochain? Rien n'est sacré pour lui; il a quelquefois l'audace de fe jouer de la Religion,

Le menfonge plaît à Licas. . .

Si par un horrible blasphème,

Il n'a pas médit de Dieu même,

C'est qu'il ne le conoiffoit pas.

(*) La médifance a quelquefois les fuites les plus finiftres & les plus funeftes; l'Empereur CONSTANTIN & SOLIMAN, Empereur des Turcs, & PHILIPPE II. Roi d'Espagne condamnèrent leurs propres Fils fur de fimples foupçons & de faux rapports.

S'il le conoissoit, il respecteroit ses ordres, & rien n'est plus oposé à ses commandemens que la médifance. Est-ce aimer son prochain come soi même, que de le tourner en ridicule & de l'exposer au mépris? Coment voulés vous que le prochain vous épargne & ménage votre réputation, si vous n'avez pour lui aucun égard? Consultez votre conscience; si vous n'avés pas les défauts que vous lui reprochés, peut-être en avez vous de plus grands, sans avoir les vertus qu'il a. Un cœur bon & droit ne soupçonne pas même le mal où il est, & vous le voyez où il n'est pas.

Mais vous ne relevés, dites vous, que des défauts legers? Quand cela seroit, vous les grossifés malignement, & par-là vous donés dans la calomnie, en ajoutant le faux au vrai. D'ailleurs, quel droit avés vous sur votre Frère, pour flétrir ses mœurs & sa réputation, qui est la chose du monde la plus délicate & la plus précieuse? Ce que vous ne dites pas cruellement, vous l'insinués avec finesse; votre ton, votre geste, votre silence même ont quelque chose d'acre & de malin, & décèlent votre but. Si vous exagérés les fautes du prochain, comptés qu'il ne di-

minuera pas les vôtres , & qu'il usera du même privilège que vous vous arrogés. S'il est plus puissant que vous , à quels dangers ne vous exposés vous pas ? Vous vous faites un ennemi implacable d'un homme acrédité , dont vous pouviez vous faire un protecteur & un ami. Si celui dont vous médifés est votre inférieur , s'il est plus foible que vous , n'y a-t-il pas de la bassesse à faire usage de la force de votre esprit pour l'écraser & pour l'avilir ? N'est-ce pas se dégrader soi même , que d'attaquer & deshonorer l'humanité ?

Aussi le Médifant n'ose-t-il pas se montrer a découvert ; il porte ses coups dans l'ombre & dans le silence , & cache sa main. Il voudroit se ménager l'honneur de paroître doux & équitable , dans le tems même qu'il comet des actes d'injustice & de cruauté. Je dis : d'injustice & de cruauté : N'y a-t-il pas de l'inhumanité à faire regarder come des crimes de simples foiblesses , & de l'iniquité à publier ce que la discrétion & la prudence ordonnent de taire ? Est-ce être juste & équitable que d'exagérer les fautes d'autrui , & de donner , come des preuves , de simples soupçons & des bruits incertains ? Le Médifant allume un feu qu'il ne peut éteindre. Mais , dira-t-on , car le Médifant se

fait illusion, la charité nous prescrit d'avertir le prochain de ses défauts, afin qu'il s'en corrige; du moins, ajoute-t-on, il convient de les faire conoitre, afin qu'on puisse s'en garantir. Quelle charité, grand Dieu, que celle qui en blesse toutes les Loix? Est ce un bon moyen de corriger son Frère, que de médire de lui, que de l'exposer au mépris & à l'indignation publique, que de remplir son cœur de trouble & d'amertume, que d'éterniser en quelque sorte le souvenir de ses fautes, que de les multiplier, & d'embêler, ou plutôt défigurer, le récit qu'on en fait par des conjectures malignes, que la crédulité ne fortifie que trop? N'est ce pas, au contraire, dévouer son Frère à l'exécration & à l'opprobre; lui enlever l'estime publique, & le priver de la considération que méritent ses talens & ses conoissances, & dont, peut-être, il est digne par ses vertus; car l'homme le plus sage peut avoir ses foiblesses, & payer tribut à l'humanité? Si la médifance la déchire par ses traits malins, elle étouffe, pour ainsi dire, dans son cœur le germe des talens & des vertus. Quand on ne se croit plus digne d'estime, lors qu'on croit avoir perdu l'aprobation publique, on ne fait plus d'efforts pour la mériter. Le Médifant est d'autant plus cri-

minel, qu'il ne peut réparer le mal qu'il a fait; son repentir même ne peut le guérir. Qu'importe que je sois blessé par un aveugle, ou par un furieux si ma plaie est mortelle? Ce qu'il y a d'étonnant, mais de vrai, c'est que les Médisans sont inspirés par l'orgueil ou l'envie, & qu'ils ont ordinairement beaucoup plus de défaut que ceux dont ils ont la lacheté de médire.

J'ai tâché de montrer dans cet Essai, quel est le caractère de la médisance, quels en sont les effets sinistres & criminels, & de dissiper les prétextes faux, mais spécieux, dont on tâche de l'excuser & de la couvrir. J'ai fait voir quels sont les moyens les plus propres pour éviter un vice si dangereux, les plus convenables, c'est l'examen de soi même, l'amour du prochain, & une sage occupation, mais sur tout l'étude & la pratique de la Religion.

DENIS, Tyran de Syracuse, renvoyant PLATON en Grèce, & sentant qu'il avoit lieu de se plaindre de son procédé, recommanda à ce Philosophe de ménager sa réputation, & de ne point parler mal de lui; *Je n'en aurai pas le loisir*; répondit PLATON, qui connoissoit toute l'énormité de la médisance. Il savoit, que non seulement elle fait un tort irréparable à celui qui en est l'objet, mais qu'elle peut encore influencer

jusques sur sa famille, & sur sa postérité; ce qui est punir l'innocence, des crimes dont elle n'est point complice.

Les prétextes dont se sert le Médifant sont inexcusables come on l'a montré; aussi craint-il de manifester un vice, qui le rend odieux dans la Société, & justement suspect de méchanceté; mais il insinue finement & avec adresse, ce qu'il ne dit pas ouvertement; & come le dit quelqu'un, *La malignité n'a point d'une plus perfide que ces phrases vagues, & ces demi mots ou l'on ne fait qu'exciter la maligne curiosité d'autrui, & élever des nuages, sans fournir aucune matière.*

Enfin come les plus gens de bien ne peuvent être à couvert de tous les traits de la médisance, ils doivent s'y préparer de bonne heure, ne pas s'en chagriner & ne pas se punir eux mêmes des fautes d'autrui. Le parti le plus sage est de s'envelopper dans son innocence.

Avant que de terminer cet Essai, je crois qu'il convient de parler d'une espèce de médisance plus fine, que celle qu'on hazarde dans la conversation, & qui n'est pas moins dangereuse; c'est celle que des Auteurs malins publient dans leurs Livres: Elle est d'autant plus funeste, qu'elle se répand au loin, & qu'elle peut passer

aux Siècles à venir. Combien de médisance n'a-t-on pas écrites contre les Chrétiens, & en particulier contre leurs Chefs, & leurs Protécteurs ! On se flatoit de décréditer leur Religion, en décrivant les mœurs & la doctrine de ceux qui la soutenoient. Les Réformés n'ont pas été moins exposés aux traits de la calomnie, que les premiers Chrétiens. On a taché de noircir leurs dogmes & leur conduite, come on pent le voir dans le Journal Helvétique de Décemb. 1762, où l'on fait leur apologie, dictée par la Justice & par la Vérité. Un Ecrivain célèbre a fait un Traité sous ce titre, *Préjugés légitimes contre le Calvinisme*, & cet Ouvrage destiné par son titre à combattre les Préjugés, en est plein, car rien n'est plus injuste, ni plus faux que l'idée qu'il donne de la Religion des Protestans, & M. PAJON l'a réfuté d'une manière triomphante. On dit qu'ATHENES avoit élevé un Autel à la médisance ; elle a donc eû des adorateurs. Quelle dépravation !

Qu'est ce qu'un Médisant ? Un Esprit sans égard,
 Qui ne respecte rien, qu'on fuit de toute part ;
 Haï de la moitié du monde qu'il déchire,
 Et craint ou méprisé de l'autre qu'il fait rire,
 Le beau sexe sur tout, doit être respecté.

Pour moi, la Loi la plus sacrée,

Est celle de la probité.

A quelque passion qu'en ait l'ame livrée ,
 L'honête homme obéit si-tôt qu'elle a parlé.
 Et tout , jusqu'à l'amour , lui doit être immolé :
 A noircir le beau sexe on a la bouche promte ;
 Vice , qu'au fond du cœur , j'ai toujours abhorré :
 De la foiblesse qui le domte
 Quand le secret est ignoré ,
 Qui le publie , en merite la honte ,
 Et devant la Raison est seul deshonoré.

DE BOISSI.

Quelle bassesse, & quelle infamie d'abuser de la confiance d'une personne, qui nous a aimé, & de publier les faveurs qu'on en a reçues ? Si le secret doit être gardé, c'est principalement dans cette occasion, où l'honneur & la probité l'exigent inviolablement. Si l'on doit du respect aux malheureux, à plus forte raison en doit-on avoir pour une personne qu'on a aimée, & qui ne s'est livrée à nous, qu'entraînée par la violence de sa passion, & dans l'espoir qu'on lui seroit fidèle.

La médifance ne deshonne guères moins un Ecrivain qu'un Amant ; je suis fâché, pour la réputation de M. de VOLTAIRE, qu'ayast si bien caractérisé les noirceurs de la médifance, il n'ait pas été assés en garde contre ce vice.

En vain BOILEAU, dans ses sévérités ,
 A Le QUINAUT dénigré les beautés ;
 L'heureux QUINAUT vainqueur de la Satyre ,
 Rit de sa haine & marche à ses côtés.

dit M. de VOLTAIRE. On pourroit lui
 apliquer ces mêmes vers , puis qu'il a
 médit de divers Auteurs fameux , dignes
 de lui être comparés :

La Critique équitable & sage
 Sait aprouver le vrai , come blamer le faux.
 Elle reprend sans fiel , & son fin badinage ,
 Sans bleffer la personne , ataque ses défauts :
 Elle applaudit au bon , la vertu la transporte ,
 Et jamais aucun fiel n'empoisonne ses traits.
 Le brillant flambeau qu'elle porte
 Eclaire & ne brule jamais.

DE BOISSI.

Si les Médifans favoient combien ils se
 rendent méprisables , soit par leurs écrits,
 soit par leurs paroles , ils auroient en hor-
 reur un vice , qui les expose à la haine de
 tous les honêtes gens , & qui trouble
 sans cesse la Société , dont ils sont le
 fléau , & souvent les victimes ; car le si-
 lence même des Loix ne les met pas à cou-
 vert de l'indignation publique & de la

juste vengeance de ceux qu'ils ont ofensé. Elle est d'autant plus odieuse dans une République, qu'elle peut faire plus de mal. LOUIS XII tout bon, tout clément qu'il étoit, déclara qu'il n'épargneroit point les faiseurs de Libelles, & le Pape SIXTE QUINT les faisoit punir sévèrement, come des empoisonneurs, & des perturbateurs du repos public.

Si l'on ne mettoit point de frein à la médifance, quels ne seroient pas ses excès, quelle innocence, quelles vertus seroient à couvert de ses traits! L'eau la plus pure peut être troublée & corrompue par un peu de limon. Il ne faut que des paroles équivoques & malignes pour ternir la réputation la mieux méritée. Quand on lit l'histoire, on est surpris d'y trouver si peu de bons exemples, parmi tant de mauvais. Manquons nous d'excellens modèles? Non; mais la plupart des Historiens se sont plu à flétrir les plus belles actions, en prêtant à ceux qui les ont faites de mauvaises intentions, come si l'home étoit incapable de faire le bien, pour le seul amour du bien!

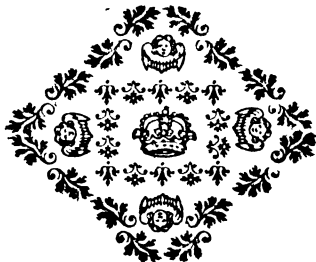
On me reprochera peut être, que je n'ai fait qu'ébaucher cette importante matière; mais je n'ai pas prétendu ni promis de l'épuiser; je me suis borné aux

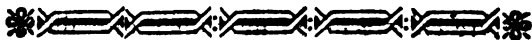
principaux traits du tableau, un autre peut l'achever. J'ai fait voir, ce me semble, que la médifance est contraire à la vérité & à la justice; qu'elle blesse nos devoirs envers le Prochain & envers Dieu, qui nous ordone de l'aimer, d'éviter de lui faire du mal, & de lui faire tout le bien qui est en nôtre pouvoir. Elle n'est pas moins opofée au repos & au bonheur de la Société. Il me feroit fort aifé d'en citer des preuves historiques; je me contenterai d'en rapporter deux. Un Historien dit, que l'Eunuque NARSE'S, Général de l'Empereur JUSTINIEN, & grand Capitaine, abandonna l'Italie aux Barbares, pour se venger d'un mot ironique, que lui avoit écrit l'Impératrice. Le Comte BONIFACE apella les Vandales en Afrique, à cause des faux rapports qu'avoit fait de lui PLACIDIE, Sœur de l'Empereur HONORIUS.

On est quelquefois surpris de voir des perfonnes, qui étoient très unies, fe féparer & fe haïr: N'en cherchez point d'autres caufes que les faux rapports du Médifant. C'est ainfi que des vents empestés flétriffent les plus belles fleurs. Mais, dit-on, les hommes ont tant de défauts! Et vous, n'en avés vous point? Où irés vous, pour
trouver

trouver des Homes parfaits? Tachons de vivre enforte qu'on ne puisse dire du mal de nous avec vérité. Mais sur tout respectons la Réligion, & n'en faisons jamais le sujet de nos railleries: Evitons ces Incrédules, j'ai presque dit ces Monstres, dont les Ecrits impies voudroient ramener ces Siècles d'ignorance & d'erreurs où la lumière étoit éteinte, & où le crime regnoit avec impunité.

G E N E V E .





S U I T E

*De l'Examen du Chapitre XII. du Traité
sur la Tolérance.*

L'AUTEUR continuant à parler de WO-
LASTON, COLLINS, & autres Ecrivains de
cet ordre, „ Ils ne peuvent concevoir,
„ *nous dit-il*, que ce Peuple pauvre ait
„ demandé un Veau d'or massif, pour l'a-
„ dorer, au pied de la montagne même
„ où Dieu parloit à MOISE au milieu des
„ foudres & des éclairs, que ce Peuple
„ voyoit, & au son de la trompette cé-
„ leste qu'il entendoit. Ils s'étonent, que
„ la veille du jour même où MOISE des-
„ cendit de la montagne, tout ce Peuple
„ se soit adressé au Frère de MOISE, pour
„ avoir ce Veau d'or massif. Comment AARON
„ le jetta-t il en fonte en un seul jour?
„ Comment ensuite MOISE le réduisit-t-il
„ en poudre? Ils disent, qu'il est impos-
„ sible à tout Artiste de faire en moins
„ de trois mois une Statue d'or, & que
„ pour le réduire en poudre, qu'on puisse
„ avaler, l'art de la chimie la plus savante
„ ne suffit pas; ainsi la prévarication d'AA-

» RON, & l'opération de MOÏSE, auroient
 » été deux miracles. »

Qui a dit à ces grands Critiques, que les Juifs dans le désert, étoient un Peuple pauvre? L'Écriture Sainte ne nous apprend elle pas, come je l'ai dit ci-devant, qu'ils étoient sortis d'Égypte avec beaucoup d'or & d'argent? *Exo. XII. v. 35.* Le Veau d'or ne fut-il pas fait des seaux aneaux que les femmes & les enfans portoient à leurs oreilles? *Exo. XXXII. v. 2.*

Si ces Messieurs avoient lû avec plus d'attention les Ecrits sacrés, ils y auroient remarqué quatre choses: *La première*, que le jour de la publication du Décalogue, le Peuple étant tout éfraié, non seulement des éclairs, du feu, & de la fumée qu'il voyoit; mais aussi des tonnerres & du son éclatant de la trompette, qu'il entendoit, tous les Chefs & les Anciens des Tribus, s'approchant de MOÏSE, lui dirent, » L'E-
 » ternel nôtre Dieu nous a maintenant
 » fait voir sa gloire & sa grandeur; car
 » nous avons entendu sa voix, qui sor-
 » toit du milieu du feu. Aujourd'hui
 » nous avons éprouvé, que Dieu a parlé
 » à l'home, & que l'home est demeuré
 » vivant. Pourquoi donc mourrions nous?
 » Car ce grand feu nous dévoreroit. Si

„ nous entendions d'avantage la voix de
 „ l'Éternel nôtre Dieu, nous mourrions
 „ aussi-tôt. Car qui est celui d'entre tous
 „ les homes, qui ait entendu, come nous,
 „ la voix du Dieu vivant, parlant du
 „ milieu d'un feu, & qui soit demeuré
 „ en vie? Pour vous, aprochez-vous, &
 „ écoutez tout ce que l'Éternel nôtre
 „ Dieu dira; vous nous raporterez en-
 „ suite tout ce que l'Éternel nôtre Dieu
 „ vous aura dit; nous l'écouterons alors,
 „ & nous le ferons. *Deuter. V. v̄. 24. 27.* „
La seconde, que Dieu ayant aprouvé ce
 discours, MOISE rassura le Peuple, & leur
 dit, que Dieu ne leur avoit fait enten-
 dre sa voix, avec cet apareil terrible, que
 pour les éprouver, & pour imprimer dans
 leur cœur une crainte, qui les détournat
 du péché. *Exo. XX. v̄. 20. & Deuter.*
V. v̄. 28. & 29: *La troisieme*, que le
 lendemain de la publication des dix Co-
 mandemens de la Loi, MOISE ayant écrit
 toutes les choses que Dieu lui avoit dites,
 pour les lire au Peuple, ayant ofert des
 holocaustes & des sacrifices de prospérité,
 & ratifié l'Alliance de Dieu avec les Israé-
 lites, il alla sur la montagne avec AARON,
 NADAB, ABIHU, & les soixante & dix
 Anciens d'Israël, pour adorer Dieu; qu'a-
 lors ils n'y virent plus aucun spectacle

éfrayant ; mais uniquement (*) le *signe du Dieu d'Israël*, c'est à dire un Arc en ciel, sous les pieds ou les extrémités duquel paroissoit un ouvrage de marqueterie de saphirs, aussi transparents que le Ciel même, *Exo. XXIV. v. 1.-11.* La quatrième, que Dieu ayant ensuite ordonné à MOYSE, qui étoit descendu de la montagne avec les Anciens, d'y remonter, il y retourna avec JOSUE', après avoir dit aux Anciens : *Siégez ici en nôtre place jusqu'à nôtre retour* ; qu'alors une nuée couvrit la montagne, sur le fomet de laquelle la gloire de Dieu parut come un feu consumant aux yeux des Enfans d'Israël, & que ce ne fut qu'au septième jour, que le Seigneur ayant apellé MOISE du sein de la nuée, il y entra, s'avancant vers le haut de la montagne, où il fut quarante jours, & quarante nuits. *Exo. XXII. v. 12. 18.*

Tout cela fait voir, qu'il y avoit plus d'un mois que les éclairs, les tonnerres, & le son de la trompette avoient entièrement cessé, lorsque le Peuple vint demander à AARON qu'il leur fit quelque simu-

R 3

(*) Je ne lis pas *etb élobé*, le Dieu ; mais *etb élobé*, le signe du Dieu &c.

lacre, où la Divinité pût habiter, & marcher devant eux, pour les reconduire en Égypte, come nous l'apprend ST. ETIENNE. Il n'est dit nulle part, que tout le Peuple ait fait cette demande, ni que pour l'obtenir, il se soit adressé à AARON, la veille du jour même, où MOISE descendit de la montagne. Dire que le Veau d'or étoit massif, c'est aller plus loin que le texte. Il pouvoit être massif, il pouvoit être creux en dedans; mais il n'y a aucun lieu de demander, comment AARON pût le jeter en fonte en un seul jour, ni d'objecter qu'il est impossible à tout Artiste, de faire en moins de trois mois une Statue d'or. Il est aisé de comprendre, que le Peuple, qui ne s'atendoit plus à revoir MOISE, & qui étoit impatient de se réjouir devant l'Idole, employa autant d'Artistes qu'il pût, pour en faire le moule, jeter l'or en fonte, & finir l'ouvrage avec le burin. Cela fut exécuté par un grand nombre de mains, & avec toute la diligence possible. Ce fut alors, dit ST. ETIENNE, qu'ils firent un Veau. AARON n'est censé l'avoir fait, que parce qu'il le fit faire. Quand DANIEL dit que NABUCODONOSOR fit une Statue d'or, qui, avec son piedestal, avoit en tout soixante coudées de haut, & six coudées de large,

personne ne s'est encore avisé de croire, que ce Roi ait fait lui même cette Statue. Quant à MOÏSE, il dit tout simplement aux Juifs : *Je pris ce Veau, que vous aviez fait par votre monstrueux péché, & je le fis bruler au feu, puis je le fis battre, pour le moudre parfaitement, jusqu'à ce qu'il fut réduit en paillettes semblables à de la poussière, & je fis jeter sa poussière dans le torrent, qui descendoit de la montagne.* Deuter. IX. v. 21. Il n'eut donc point recours à l'art de la savante chimie, mais après avoir fait jeter dans le feu ce veau d'or, pour lui faire perdre son éclat, & pour montrer à ses insensés adorateurs, que la Divinité qu'ils croioient y avoir fait descendre le laissoit impunément livrer aux ardeurs du feu & aux insultes de la fumée, il le fit mettre en pièces à coups de marteaux, & battre ses divers morceaux en feuilles, que l'on moulut & broya, jusqu'à les réduire en paillettes, qu'il répandit dans le torrent sur les eaux, & en fit boire au Peuple, come pour leur faire rendre par les felles, le méprisable objet de leur culte extravagant. Ainsi la prévarication d'AARON, & l'opération de MOÏSE ne furent point deux miracles, puis que les Enfans mêmes voyent très-

bien, que dans l'une & dans l'autre, il ne se fit absolument rien, qui ne fut exécuté par les forces naturelles des homes ; mais écoutons ce que l'Anonime nous dit encore, de ses Savans d'Angleterre & d'ailleurs.

„ L'humanité, dit-il, la bonté de cœur
 „ qui les trompe, les empêche de croire,
 „ que MOISE ait fait égorger vingt trois
 „ mille perſones, pour expier ce péché:
 „ Ils n'imaginent pas, que vingt-trois
 „ mille homes ſe ſoient ainſi laiſſez maſſacrer par des Lévites, à moins d'un troiſième miracle: Enfin, ils trouvent étrange qu'AARON, le plus coupable de tous, ait été récompensé du crime dont les autres étoient ſi horriblement punis, & qu'il ait été fait Grand Prêtre, tandis que les cadavres de vingt trois mille de ſes frères ſanglans, étoient entaſſés au pied de l'Autel, où il alloit ſacrifier.

„ Ils font les mêmes difficultés, ſur les vingt-quatre mille Iſraelites, maſſacrés par l'ordre de MOISE, pour expier la faute d'un ſeul, qu'on avoit ſurpris avec une fille Moabite. On voit tant de Rois Juifs, & ſur-tout SALOMON, épouſer impunément des étrangères, que ces Critiques ne peuvent

» admettre, que l'Alliance d'une Moabite
 » ait été un si grand crime: RUTH étoit
 » Moabite, quoi que sa famille fut origi-
 » naire de Bethléem: La sainte Ecriture
 » l'appelle toujours RUTH *la Moabite*; ce-
 » pendant elle alla se mettre dans le lit
 » de BOOZ par le conseil de sa Mère,
 » elle en reçut six boisseaux d'orge, l'é-
 » poussa ensuite, & fut l'Aieule de DA-
 » VID. RAAB étoit non-seulement étran-
 » gère, mais une femme publique; la
 » Vulgate ne lui donne d'autre titre, que
 » celui de *meretrix*; elle épousa SALMON
 » Prince de Juda, & c'est encore de ce
 » SALMON que DAVID descend. On re-
 » garde même RAAB, come la figure de
 » l'Eglise Chrétienne; c'est le sentiment
 » de plusieurs Pères, & sur tout d'ORI-
 » GENE dans sa septième Homélie sur
 » JOSUE'.

» BETZABE', femme d'URIE, de la-
 » quelle DAVID eût SALOMON, étoit
 » Ethéenne. Si vous remontez plus haut,
 » le Patriarche JUDA épousa une femme
 » Cananéenne; ses enfans eurent pour
 » femme THAMAR de la race d'ARAM;
 » cette femme, avec laquelle JUDA comit,
 » sans le savoir, un inceste, n'étoit pas
 » de la race d'Israël.

» Ainsi nôtre Seigneur JESUS-CHRIST

„ daigna s'incarner chez les Juifs , dans
 „ une famille , dont cinq étrangères
 „ étoient la tige , pour faire voir , que
 „ les Nations étrangères auroient part à
 „ son héritage. „

L'Anonyme montrant tant d'indulgence pour ses chers & bien aimés Esprits forts, j'espère qu'il voudra bien me pardonner aussi, si je me défie un peu de cette humanité & de cette bonté de cœur, qu'il dit les avoir trompés. Un cœur droit & sincère ne cherche point à grossir les objets, pour en éfaroucher encore davantage les ignorans, qui pouvoient avoir déjà quelque peine à en soutenir l'idée, toute naturelle qu'elle fut dans sa véritable médiocrité: C'est pourtant ce que font ici ces Ecrivains. Le texte hébreu & les septante ne comptent qu'environ trois mille personnes, tuées par les Lévites, en punition du péché du veau d'or. Il est vrai, que la *Vulgate* porte vingt trois mille; mais des gens qui se piquent, come ces Anglois, d'examiner les matières à fond, d'éplucher & de critiquer nos Livres canoniques, doivent-ils s'arrêter à une Version, qui n'est pas même celle de leur Isle? Doivent-ils se prévaloir d'une leçon vicieuse & insoutenable, qui ne s'est visiblement glissée, dans la *Vulgate*,

que parce qu'on a mal à propos appliqué à l'affaire du veau d'or, ce que ST. PAUL a dit de la plaie dont le Peuple ne fut frappé, qu'environ trente neuf ans après, pour avoir participé au culte de BAAL-PHOR? I. Cor. X. v. 8.

Après cette observation, qui m'a paru nécessaire, pour réduire à sa juste valeur l'humanité & la bonté du cœur, de ceux dont on nous parle, je pense que l'Histoire sainte peut elle seule nous mettre en état de dissiper les nuages, dont on veut l'obscurcir: MOÏSE, dit elle, *se tenant à la porte du camp, dit: Qui est fidèle à l'Eternel? Qu'il vienne vers moi. Tous les Enfans de LEVI s'étant rassemblés auprès de lui, il leur dit: Voici ce que dit l'Eternel, le Dieu d'Israël. Que chacun de vous mette son épée à son côté; passez & repassez dans le camp, d'une personne exécrationnable à l'autre (*)*, & que chacun de vous tuë son parent, & chacun son ami, & chacun son voisin. Les Enfans de LEVI firent incontinent ce que MOÏSE avoit ordonné, & Il y eût trois mille personnes du Peuple qui furent tuées en ce jour là. Car MOÏSE avoit dit: Rem-

(*) Je traduis, *d'une personne exécrationnable à l'autre*; ab horrore ad horrorem, les mots hébreux, que tous nos Interprètes traduisent *d'une porte à l'autre, a portâ ad portam*.

plissez aujourd'hui votre Ministère pour l'Eternel: Puisque vous agirez chacun pour son Fils, & pour son Frère, & cela afin de ramener aujourd'hui la bénédiction sur vous. On voit par ce récit, 1°. Que toute la Tribu de Lévi, à l'exception du seul AARON, étoit demeurée fidèle à son Dieu, & n'avoit point participé à l'Idolatrie du Peuple. En vain voudroit-on prouver le contraire, par le verset 9. du Chapitre XXXIII. du Deuter. puis que MOISE y dit à Dieu, en parlant de LEVI: *Ayant dit de son Père ou de sa Mère: Ne lui ai-je pas témoigné de la considération? N'a-t il pas reconnu son Frère, & n'a-t il pas avoué son Fils, tant qu'ils ont gardé ta parole, & observé ton alliance?* Or dans le dénombrement qui fut fait de la Tribu de Lévi, depuis l'âge de trente ans jusqu'à cinquante, il s'y trouva huit mille cinq cent quatre vingts homes. *Nomb. IV. v. 48.*

On voit 2°. dans la narration de l'Historien sacré, que c'étoit par l'ordre de Dieu même, le Maître souverain des homes, qui conoit toutes choses, & qui est un juste Juge, que MOISE se servit du bras des Lévités pour cette exécution, & qu'elle tomboit uniquement sur des homes, qui s'étoient rendus exécrables aux

yeux des Lévités mêmes, lesquels étant demeuré fidèles à Dieu, devoient conoitre nom par nom, tous ces scélerats. On y voit 3°. Que ce châtiment des plus coupables étoit absolument nécessaire, pour ramener la bénédiction de Dieu sur l'autre partie du Peuple, laquelle étoit sans comparaison la plus grande, & pour défarmer le bras vengeur de Dieu, qui donnoit des marques éclatantes de sa colère, en ce que la montagne, qui auparavant avoit été couverte d'une nuée, étoit alors toute en feu. *Deuter. IX. v. 15.* On voit 4°. enfin, que ceux qui furent ainsi punis, n'étoient ni du nombre des soixante & dix Anciens d'Israël, ni des Chefs des Tribus; mais du simple Peuple. Or tout le monde fait, qu'autant que la canaille est à craindre, lors qu'elle est ameutée, autant est-elle lâche & timide, dès qu'elle se dissipe, & que de sang froid, elle vient à considérer, quel salaire elle va probablement recevoir de son audace éfrenée, de ses emportemens, & de ses excès.

Ces garnemens, qui avoient suivi leur saint Libérateur, non pour faire la volonté de Dieu, mais pour secouer le joug des Egyptiens, & vivre dans la suite plus à leur fantaisie, craignoient bien plus

MOÏSE, qu'ils ne l'aimoient, parce que sa présence mettoit un frein à leurs desirs & à leurs passions mauvaises. Pendant les premiers jours de son absence, ils s'étoient contents ; mais quand ils virent qu'il tarδοit si long-tems à revenir ; ils ne doutèrent point qu'il ne fut mort subitement de vieillesse, ou d'apopléxie, ou de quelque accident sinistre, qui lui seroit arrive. Dès lors se croyant libres, ils ne conoissent plus aucune subordination. Sans nul égard à l'autorité des Anciens, à qui MOÏSE avoit laissé, *par interim*, le soin du Gouvernement ; & au mépris même des desseins de Dieu, ils prennent la résolution de retourner en Egypte, & d'y emmener de gré ou de force avec eux, toute la Nation. Ce Royaume, disoient-ils, vaut sans contredit mieux que tout le Pays de Canaan, & il nous sera beaucoup plus aisé d'en faire la conquête, PHARAON & tous les gens de guerre, ayant été noyé devant nos yeux. Puisque Dieu a retiré MOÏSE à soi, il nous laisse par cela même à nôtre propre conduite. Arbitre de nôtre sort, començons par nous rendre le Ciel favorable, & pour avoir un culte public, qui nous ouvre un plus libre accès auprès des Egyptiens, chez qui le bœuf, à cause de sa force & de la fertilité qu'il

procure à la terre, est le simbole & la représentation de la puissance & de la libéralité divine, faisons marcher devant nous des simulacres de cette espèce. Nous ferons ainsi reçus à bras ouverts chez ce Peuple, qui ne peut que gémir de la dépopulation de sa patrie. Pleins de ce projet, qu'ils font goûter à la multitude imprudente, ils vont en tumulte trouver AARON, & lui disent d'un ton impérieux : Fai nous des Dieux. Le Veau se jette en fonte. Dès qu'il paroît à leurs yeux dans tout son éclat : Voilà, disent-ils d'un air d'autorité, voilà, ô Israélites, où vous adorerez désormais les Dieux bienfaisans, qui vous ont déjà donné tant de supériorité sur l'Égypte. Le timide AARON bâtit un Autel, & pour ne pas souscrire au polythéisme de cette canaille, il dit, *Nous célébrerons demain une fête à l'honneur de l'Éternel.* Dans cette fête, ils se livrent à la joie ; mais au milieu des jeux folâtres, qui succèdent à leurs festins, MOÏSE survient tout à coup ; la frayeur les saisit, ils se retirent confus chacun de son côté, & le laissent disposer de leur idole, & d'eux mêmes, come il lui plaira, tant le souvenir des merveilles que Dieu avoit faites par son Ministère lui avoit aquis d'empire sur eux. Cet empire n'étoit pas

un miracle ; mais un éfet naturel de tant de prodiges , qu'ils l'avoient vû opérer.

C'est avec un grand déplaisir , que je vais à présent examiner des paroles , que l'Anonime , dès qu'il les considérera bien , voudroit certainement avoir éfacées de son manuscrit , avec des larmes de sang. On y pose en fait des choses si éloignées de la vérité & du respect dû à l'Être Suprême , qu'aucune oreille pieuë ne sauroit les entendre sans frémir. Peut-on dire , sans aprocher du blasphème , que ceux que les Léuites tuèrent furent horriblement punis ? A ne juger du genre de leur mort , que par la force de ces mots , ne croiroit-on pas que les uns furent empâlez , les autres rompus vifs , les autres rotis à petit feu , & les autres écartelés ? Personne ne s'est encore avisé de dire , que ceux qui fuyans dans un jour de bataille sont tués par l'épée , éprouvent un horrible fort , parce qu'il est certain , que ceux qui meurent de maladies dans leurs lits , souffrent souvent des douleurs plus vives , & de plus longue durée.

AARON étoit grandement coupable , de céder , come il le fit , aux instances de ces trois mille mutins , qui eurent recours à son Ministère , pour acréditer leur Idole ,
dans

dans la Nation & en Egvpte, par le nom qu'il s'y étoit fait; mais étoit-il, come on l'afirme, réellement plus coupable, que tous ceux qui vinrent en foule & à l'improvifte lui mettre, pour ainfi dire, le couteau fur la gorge, & le menacer fans doute de la mort, s'il ne prenoit pas fans délai le parti de fe conformer à leur volonté? Quand MOÏSE lui fit de fi juftes & de fi fanglans reproches, ne rejeta-t-il pas la plus grande partie du crime fur ces homes méchans? Ne lui répondit-il pas : *Que la colère de mon Seigneur ne s'enflame point. Vous conoiffez vous-même ce Peuple, combien il est obftiné dans le mal?* Exo. XXXII. v. 22.

Comment peut on dire, fans bleffer la fainteté de Dieu, qu'AARON fut récompensé du crime qu'il avoit comis par condescendance aux demandes du Peuple? N'avoit il pas été choisi avant le péché du Veau d'or pour être le grand Prêtre des Enfans d'Israel? Exo. XXVIII. Fut-il infatigable dans cette dignité à titre de récompense d'une fi horrible prévarication? Dieu ne vouloit-il pas l'exterminer, & ne l'auroit il pas fait, fans l'intercession de MOÏSE? Deuter. IX. v. 19. 20

De quelles couleurs affreuses l'imagina-

tion tragique de l'Anonime, nous peint-elle le Sacerdoce d'AARON, quand elle nous le représente allant sacrifier sur un Autel, au pied duquel étoient entassés les cadavres de vingt trois mille de ses Frères sanglans? Conçoit-on, que les cadavres de ving-trois mille homes, puissent être entassés au pied d'un Autel? Ne le couvriroient-ils pas entièrement? Ne s'élevéroient-ils pas au dessus? En laisseroient-ils l'accès libre au Prêtre, pour y faire ses fonctions? Si la fable permet à MELPOMENE, de faire sur le théâtre des descriptions, où les règles de la vraisemblance soient si mal observées, doit-on se les permettre aussi dans des notes sur l'Histoire, & sur l'Histoire Sainte? Seroit-ce un bon moyen de réussir, *dans l'idée que l'on a de faire des notes utiles?* Telles sont les paroles de l'Anonime, page 102 de son Traité. C'est encore de la narration de l'Historien {sacré, que nous devons tirer nos réponses aux difficultés sur les vingt-quatre mille Israélites, massacrés, *dit on*, par l'ordre de MOISE, pour expier la faute d'un seul, qu'on avoit surpris avec une Fille Moabite. Voici donc cette narration.

„ Pendant qu'Israël demouroit en Sittim ,
 „ le Peuple comença à se prostituer aux

» Filles de Moab, car elles invitèrent le
 » Peuple aux Sacrifices de leurs Dieux;
 » de sorte que le Peuple mangea, & se
 » prosterna devant leurs Dieux. Ainsi
 » Israël s'unit à Baal-péhor; c'est pour-
 » quoi la colère de l'Éternel s'alluma con-
 » tre Israël. Alors l'Éternel dit à MOÏSE:
 » Prends tous les Chefs du Peuple, & ce-
 » la pour faire pendre ces gens-là, de-
 » vant l'Éternel, à la face du Soleil; afin
 » que la colère de l'Éternel se détourne
 » d'Israël.

» MOÏSE disoit donc aux Juges d'Is-
 » rael: Faites mourir chacun ceux de vos
 » gens qui se sont unis à Baal péhor, lors
 » qu'on vit venir un home d'entre les
 » Enfans d'Israël, qui amenoit à ses Fré-
 » res, une Madianite, à la vue de MOÏSE,
 » & à la vue de toute la multitude des
 » Enfans d'Israël, pendant qu'ils étoient
 » en pleurs, à l'entrée du Tabernacle de
 » l'assemblée religieuse. Ce que PHINE'ES
 » Fils d'ELEASAR, Fils du Pontife AARON
 » ayant vû, il se leva du milieu de l'as-
 » semblée, & ayant pris un long dard
 » en sa main, il entra après l'home Israë-
 » lite dans ce lieu infame, & les perça
 » tous deux par le ventre, d'un même
 » coup, l'home Israélite & la femme; sur

„ quoi la plaie fut arrêtée de dessus les Enfans
 „ d'Israel. Il étoit déjà mort vingt-quatre
 „ mille personnes de cette plaie. „ *Nomb.*
 XXV. v. 1.

Je ne vois pas dans ce récit que les vingt quatre mille Israelites, qui moururent dans cette occasion, aient été massacrés, par l'ordre de MOÏSE. Il me paroît, au contraire, que c'étoit Dieu lui-même qui punissoit alors, par des morts subites, la prostitution & l'idolatrie du Peuple infidèle & violateur de ses saintes Loix. MOÏSE & toute la multitude des personnes pieuses, affligés de tant de ravages, que la mort faisoit coup sur coup en un si grand nombre de familles, s'étoient rendus au Tabernacle, pour demander à Dieu la cessation de ce fléau. Alors Dieu dit à MOÏSE, que pour obtenir cette grace, il falloit que de concert avec les Chefs du Peuple, il fit pendre devant le Tabernacle, à la face du Soleil, les coupables qui n'avoient pas encore été frappés. MOÏSE comanda donc aux Juges d'Israel, de faire mourir chacun ceux de sa juridiction, qui avoient participé au culte de BAAL-PHOR; mais cet ordre ne fut point exécuté, parce que Dieu fut apaisé, par le châtimement exemplaire que fit PHINE'ES, dans le transport d'un saint

zèle. De quelle patience faut-il s'armer, pour ne pas éclater contre un Auteur, qui ose défigurer l'Histoire sainte, jusqu'au point de nous dire, que vingt-quatre mille Israélites furent massacrés par l'ordre de MOÏSE, pour expier la faute d'un seul, qu'on avoit surpris avec une Moabite ? Ne devoit-il pas rougir d'avoir honoré du beau nom d'*Alliance*, l'infame prostitution de cet homme avec COZBI ? Les Rois Juifs, qui avoient épousé des étrangères contre la défense de Dieu, eurent chacun leurs disgraces, dans lesquelles toute la Nation pût sentir avec eux, que Dieu ne laissoit pas absolument impuni le mépris de cette défense ; mais quand ces mariages des Rois avec les étrangères auroient été encore plus tolérés en cette vie, pourroit-on raisonnablement en conclure, qu'il n'y avoit pas un si grand crime, dans l'action de ZIMRI, qui, pendant que Dieu frapoit encore son Peuple, & que tous les Israélites pieux étoient en pleurs, devant le Tabernacle, venoit la tête levée à la vue de MOÏSE & amenoit avec lui une femme impudique, pour se fouiller lui-même dans ses bras, & entraîner dans la même prostitution ses propres Frères ?

RUTH étoit Moabite ; mais c'étoit une femme d'un excellent caractère, qui pour fervir le feul vrai Dieu, voulut fuivre NOEMI fa belle Mère, toute vieille & pauvre qu'elle fut: Elle lui rendoit fes devoirs avec une tendrefle filiale. Pourquoi rendre fa vertu fufpecte, en difant qu'elle alla fe mettre dans le lit de BOOZ, puis que BOOZ n'étoit pas couché dans un lit, mais fur un tas de gerbes avec une fimple couverture, & qu'elle fe mit, non à côté de lui, mais à fes pieds? J'ai de la peine à croire, que R A A B, qui époufa SALMON, fut la même RAAB, qui avoit reçu chez elle les Espions de JOSUE'; parce que SALMON étoit Bifaïeul d'ISAI, Contemporain du Prophète SAMUEL, qui vivoit plus de quatre cent cinquante ans après JOSUE'. URIE, Mari de BETZABE', étoit Ethéen ; mais come il étoit profélite, il pouvoit avoir époufé une Juive.

Nôtre Anonime nous dit que „ NEWTON „ attribue les Livres de MOISE, de JOSUE' „ & des Juges, à des Auteurs facrés très-pofté- „ rieurs, qu'il femble en éfet que „ tous ces livres aient été rédigés du tems „ des Rois. C'eft auffi, *ajoute-t-il*, le „ fentiment de quelques Théologiens, à „ la tête defquels eft le fameux LE CLERC. „

Je n'ai pas les Comentaires de NEWTON sur DANIEL & sur ST. JEAN, pour voir ce qu'il y dit sur ce fujet; mais pour M. LE CLERC il m'apprend lui-même, que la troisiéme Dissertation de ses Prolégomènes est employée principalement à deux choses, favoir, à prouver que MOISE est l'Auteur du Pentateuque, & à découvrir quelques vues particuliéres qu'il a eues, en écrivant & en publiant cet Ouvrage. *Biblioth. Univers.* Tome XXIV. page 389,

On pose en fait, que le Législateur des Juifs se contente de leur faire une simple défense sur le crime de bestialité. Pour se convaincre du contraire, il ne faut que lire les versets 15 & 16, du chapitre XX. du Lévitique. Si aucun Législateur humain n'a prohibé cette infamie, ne seroit-ce point qu'ils étoient assez aveuglés, pour ne la pas mettre au rang des crimes?

„ MOISE ayant défendu tout simula-
 „ cre, semble, *nous dit-on*, bientôt trans-
 „ gresser lui même la Loi qu'il a donnée :
 „ Il érige un Serpent d'airain. La même
 „ exception à la Loi se trouve depuis
 „ dans le Temple de SALOMON; ce Prin-
 „ ce fait sculpter douze bœufs, qui sou-
 „ tiennent le grand bassin du Temple,
 „ des Chérubins sont posés dans l'Arche,

„ ils ont une tête d'aigle & une tête de
 „ veau ; & c'est aparemment cette tête de
 „ veau mal faite , trouvée dans le Tem-
 „ ple , par les Soldats Romains , qui fit
 „ croire long-tems que les Juifs adoroient
 „ un âne. „

Le Législateur des Juifs n'a défendu tout simulacre , qu'autant qu'on les fait pour leur rendre un culte religieux , pour se prosterner devant eux , & les adorer. *Exo. XX. v. 4-6.* Si MOÏSE avoit érigé le Serpent d'airain en Divinité , s'il avoit institué quelque fête en son honneur , ordonné qu'on lui présentât quelque ofrande , qu'on lui adressât quelque prière , qu'on le vénérât par quelque baiser , quelque genuflexion , il pourroit paroître avoir transgressé la Loi deuxième du Décalogue ; mais n'ayant rien fait de semblable , il n'a non plus transgressé sa propre Loi , que JESUS-CHRIST n'a fait de la fontaine de Siloé une Déesse , lors qu'il envoya l'aveugle né s'y laver , pour y recouvrer la vue. Mais pour ne laisser là-dessus aucun doute , il est bon de rapporter ce que l'Histoire sacrée nous dit du Serpent d'airain. „ Les Israélites partirent de la mon-
 „ tagne de Hor , par le chemin de la Mer
 „ rouge , pour aller autour du Pays d'E-
 „ dom. Alors le Peuple se dépita dans

„ cette route, de sorte qu'il parla contre
 „ Dieu & contre MOÏSE, en disant: Pour-
 „ quoi nous avez vous fait partir d'E-
 „ gypte, pour mourir dans ce désert ;
 „ car il n'y a ni pain ni eau, & nôtre
 „ ame est dégoûtée de cette chétive nour-
 „ riture ? C'est pourquoi l'Eternel envoya
 „ contre le Peuple des serpens, qui cau-
 „ soient une douleur semblable à celle du
 „ feu, & ils mordirent le Peuple. Plu-
 „ sieurs des Israelites en étant morts, le
 „ Peuple vint trouver MOÏSE, & lui dit:
 „ Nous avons péché, lors que nous avons
 „ parlé contre l'Eternel, & contre vous.
 „ Intercédez auprès de l'Eternel, afin qu'il
 „ éloigne de nous ces serpens. MOÏSE
 „ ayant pitié pour le Peuple, l'Eternel
 „ lui dit; faites faire devant vous un
 „ Serpent brulant, & dressez-le come un
 „ étendart. Il arrivera, que quiconque
 „ ayant été mordu, le regardera, sera in-
 „ continent guéri. MOÏSE fit donc faire
 „ un Serpent d'airain, & le plaça come
 „ un étendart; & dès que quelqu'un avoit
 „ été mordu d'un serpent, il regardoit
 „ aussi-tôt le Serpent d'airain, & il étoit
 „ guéri. *Nomb. XX. v. 4--9.*

Ce Serpent d'airain avoit été choisi de
 Dieu, pour être un type du Messie, qui
 ayant été regardé des Juifs come un Ser-

pent, élevé sur une croix come un Imposteur, qui séduisoit le Peuple, guérit néanmoins des morsures du Serpent ancien, tous ceux qui le regardent avec une pleine & entière foi, come l'Auteur de leur Salut éternel. Aussi JESUS-CHRIST voulant prédire sa mort, & le bonheur qu'elle procureroit à ses fidèles Disciples, disoit à NICODEME: *Come MOISE éleva le Serpent au désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé; afin que quiconque croit en lui ne périsse point; mais qu'il ait la vie éternelle.* JEAN III. v. 14. L'Auteur du second Livre des Rois nous apprend, qu'EZECHIAS fit mettre en pièces le Serpent d'airain, parce que les Israélites lui offroient encore des parfums en ce tems-là; aussi l'appelloit-il *le Serpent du Serpent.* Ch. XVIII. v. 4. Cependant on montre encore à Milan un Serpent d'airain, qu'on prétend être le même que MOISE avoit élevé au désert. Les douze bœufs, que SALOMON fit jetter en fonte, pour soutenir le grand bassin du Temple, ne furent point non plus une exception à la Loi, qui ne défend que les simulacres, dont on fait des objets d'Idolatrie; & l'on n'en fit jamais cet abus. *Des Chérubins*, nous dit on, *sont posés dans l'Arche.* De quels Chérubins veut-on parler? Est-ce

de ceux de MOÏSE, ou de SALOMON ? Ceux de MOÏSE n'étoient point dans l'Arche ; mais sur le Propiciatoire ou Couvercle de l'Arche, sur lequel ils étendoient leurs aîles, & fixoient leurs regards, l'un vis à vis de l'autre. Pour les Chérubins de SALOMON, qui avoient chacun dix coudées de haut, coment auroient-ils pû être posés dans l'Arche, qui n'avoit de hauteur qu'une coudée & demi ? Les uns & les autres de ces Chérubins étoient en posture de suplians & d'adorateurs, & non d'objets d'adoration ; ils n'étoient point exposés à la vûë du Peuple, étant renfermés dans le Lieu très saint, où le Souverain Sacrificateur n'entroit qu'une fois l'année. L'Écriture ne dit point qu'ils eussent une tête d'aigle & une tête de veau. Elle ne parle que de leurs faces, sans rien dire de plus ; ce qui me feroit croire, que c'étoient des faces humaines. Les quatre animaux nommés Chérubins, dans la vision d'EZECHIEL, avoient chacun quatre faces, dont l'une étoit une face d'home. Il est fort incertain, s'il y a jamais eû des Chérubins dans le second Temple : Ainsi je vois peu d'aparence, que les Soldats Romains y aient trouvé une tête de veau mal faite, & que ce soit cela qui ait fait croire long-tems, que les

Juifs adoroient un âne. Peut-être ne l'a-t-on jamais crû. Les Peuples font de tout tems en possession de dire par dérision les uns des autres bien des choses, auxquelles il n'y a que les petites gens qui ajoutent un peu de foi.

Ce ne fut pas pour consumer les Prêtres de BAAL, qu'ELIE fit descendre le feu du Ciel; mais pour consumer son holocauste, & convaincre par là ACHAB & les Israélites, qu'ils devoient abandonner le culte de BAAL pour servir l'Eternel, le seul vrai Dieu, qui venoit d'exaucer sa prière; au lieu que les quatre cent cinquante Prêtres de BAAL avoient inutilement prié leur Dieu de faire ce miracle, pour se conserver des adorateurs. Si le feu du Ciel avoit consumé ces Prêtres, ELIE ne les auroit pas fait égorger, comme il le fit. I. Rois XVIII. 40.

„ ELISE'E, ajoute l'Anonime, fit venir deux ours, pour dévorer quarante deux petits enfans, qui l'avoient apellé tête chauve; mais ce sont des miracles rares, & qu'il seroit un peu dur de vouloir imiter. „

Je traduis un peu différemment les paroles de l'Auteur sacré: *De-là (de Jéricho) ELISE'E vint à Béthel, & lors qu'il montoit dans le chemin, il sortit de la ville de*

petites gens, qui se mettant à braire, se moquèrent de lui, & lui dirent, Monte chauve, monte chauve. Ayant regardé derrière lui, & les ayant considérés, il les maudit au nom de l'Eternel. Aussi-tôt il sortit de la forêt deux Ourses, qui blessèrent quarante deux de ces jeunes gens. II. Rois II. v. 23. 24.

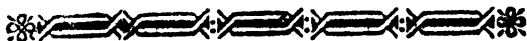
Pour répandre du jour sur cet endroit de l'Histoire sainte, il faut remarquer, que c'étoit à *Béthél*, que *JEROBOAM* avoit mis l'un des deux veaux d'or, qu'il avoit fait faire pour détourner le Peuple d'aller servir Dieu à Jérusalem. L'autre étoit à Dan, vers le Nord ; mais come *Béthél* étoit plus au centre du Royaume, que le Roi y alloit offrir les sacrifices, son Temple ne pouvoit être que plus riche & plus orné ; aussi étoit elle regardée, par préférence à Dan, come le Sanctuaire des dix Tribus schismatiques. Les Prêtres & le Peuple y étoient également portés par des vues d'intérêt, à exalter la puissance divine de leur Veau d'or, les guérisons miraculeuses qu'il avoit faites, les vœux qu'il avoit exaucés. C'étoit donc une ville très idolatre. Il s'y trouvoit néanmoins encore quelques fideles adorateurs du vrai Dieu, puis qu'*ELISEE* étant allé à *Béthél* avec *ELIE*, des Fils ou Disciples des Prophètes qui étoient là,

vinrent lui dire : Savez vous qu'aujourd'hui l'Éternel vous enlèvera votre Maître. Après qu'ÉLIE eut été enlevé au Ciel, la nouvelle de cet événement, qui se répandit d'abord dans tout le Pays, parvint aussi à Béthel. ELISE'E retournant dans cette ville, rencontra une troupe de gens de la lie du Peuple, qui en fortoient, & qui l'ayant reconnu, se mirent à braire, & lui crièrent, *Monte chauve, monte chauve*, pour lui dire : Te voilà donc ELISE'E, menteur insigne, qui publie que ton maître est monté au Ciel. Pour nous persuader ce fait incroyable, montes aussi au Ciel, tête chauve, montes y aussi toi-même à nos yeux, tête chauve. ELISE'E, qui avoit passé au de-là d'eux, ayant regardé derrière lui, & les ayant considérés d'un œil fixe, leur dit : Soyez maudits de l'Éternel, sur qui retombe l'outrage que vous me faites, canaille insolente. Qu'il confonde votre incrédulité par une punition exemplaire, qui fasse foi de la vérité du fait que vous voulez bien révoquer en doute, & que cette punition aprenne à tous les Israélites, à ne pas insulter un Prophète, qui n'ateste que ce qu'il a vû de ses yeux. Au même instant deux Ourses, sortant de la forêt, tuèrent ou blessèrent quarante deux de

ces jeunes homes; les autres qui n'avoient pas fait des huées, come ces impies, ayant été épargnés; afin qu'ils pussent rendre témoignage de ce qui s'étoit passé dans cette occasion.

Pour ne pas occuper trop de place dans ce Journal, renvoyons à un autre mois la continuation de cet Examen.





P R E F E R E N C E

*Donée au CARACTÈRE, sur l'ÉSPRIT & la
BEAUTE'; à Mademoiselle * * **

MADemoisELLE !

SI je dois au Journal Helvétique & à ses Auteurs le bonheur que j'ai de jouir quelquefois de l'honneur de votre compagnie & des charmes de votre conversation, puis je mieux reconoitre une faveur aussi signalée, qu'en leur faisant part des réflexions judicieuses que la lecture de cet Ouvrage vous a occasionées? J'aurois trop à faire, si je voulois ici détailler tous les avantages de ceux qui ont accès auprès de vous : J'en sens le prix plus que tout autre. Je ne m'arrêterai donc qu'à ceux qui résultent de ces entretiens si applaudis, où brillent la douceur de votre Caractère & la vivacité de votre Esprit, où marchent de pair le solide avec l'agréable, où, en un mot, se repaissent l'Esprit & le Cœur. C'est en particulier à la charmante réflexion que vous faites naitre cette conclusion admise dans le Journal
de

de Juillet dernier page 60. Qu'une femme belle & spirituelle est parfaite, que je vais m'attacher! Cette réflexion est trop judicieuse pour n'être pas admirée. Le Caractère, me dites vous, est encore plus estimable. Je sentis dès lors toute la force & la solidité de ce raisonnement; bien digne de vous; je ne l'ai pas perdu de vue, & dès le moment que je me suis déterminé à le rendre public, j'ai aussi désiré pouvoir puiser, dans la source d'où il étoit parti, les expressions propres à l'embellir. Les grâces que vous répandez par tout lui auroient donné un relief qu'il n'aura pas; mais connoissant votre modestie & que les occupations de votre sexe fixent votre attention; que d'ailleurs ce qui est essentiellement beau ne cesse jamais de l'être, je vais essayer de donner un peu d'étendue à cette vérité.

En substituant ma plume à la vôtre, le public ne peut manquer de perdre; mais puis qu'il faut opter entre recevoir vos idées par mon foible crayon, ou en être privé totalement, je crois qu'il me saura gré de les lui avoir communiquées.

J'ai l'honneur d'être &c.

F. L. M.

LES qualités du Cœur font préférables à celles de l'Esprit. Ce principe incontestable & universellement admis de tous les Etres pensans, semble souffrir une contradiction si manifeste dans la proposition sus-énoncée, que l'on ne balance point de poser pour vérité certaine, que l'*Esprit* & la *Beauté*, loin de suffire pour la perfection d'un Etre, ne font précisément que des qualités dont l'union paroît peu propre à former une Femme accomplie. Personne n'ignore que la *Beauté* n'a d'autre avantage que celui de faire une impression assez agréable sur l'ame, pour l'entraîner après elle, & que l'*Esprit* n'est que cette faculté de l'ame qui la rend capable de pénétration, & par là même d'acquiescer des connoissances étendues & profondes. Or ne fait-on pas que ces qualités ne font, par elles mêmes, aucunement décidées, ni pour le bien, ni pour le mal, & qu'elles ne font bones ou mauvaises, qu'à raison de l'objet qu'on leur présente & des affections de ceux qui les possèdent. Pourroient-elles donc être long-tems indifférentes, dans des créatures qui ont un penchant si naturel & si marqué au mal, *Nitimus in vetitum nefas.*

Après ce raisonnement, venons en à l'ex-

périence. Quel bien la *Beauté* a-t-elle fait dans le monde? Quels maux, au contraire, n'y a-t-elle pas causés? Si l'*Esprit* y est l'Auteur de quelque bien, pourroit-il l'emporter sur le mal qu'il y a fait? Quels crimes la *Beauté* seule n'a-t-elle pas enfanté, & quels forfaits l'*Esprit* n'a-t-il pas inventé. Ne diroit-on pas que l'un avoit besoin du secours de l'autre, pour conformer les plus grands crimes & accomplir les plus noirs forfaits. En éfet, n'est-ce pas par la *Beauté* que l'on s'insinue, & n'est ce pas par l'*Esprit* & la *Ruse*, que l'on parvient à ses desseins?

On ne trouve donc, ni dans l'*Esprit*, ni dans la *Beauté*, rien qui puisse essentiellement appartenir au bien ou au mal; rien par conséquent qui puisse doner l'idée d'une Femme parfaite. Une Femme, dans cet état, est semblable à un magnifique & riche Vaisseau, abandoné, sans Gouvernail, au gré des flots, dans la vaste étendue de l'Océan. Si un vent favorable enfle ses voiles, il parvient heureusement au Port. S'élève-t-il un vent contraire, vous le voyez devenir le jouet des vents, être continuellement agité par les tempêtes, & enfin essuyer un triste sort.

Le Caractère est le Gouvernail qui man-

que, & le Cœur le Pilote; lui seul peut rendre une Femme telle qu'on la doit désirer; lui seul peut donner à ses autres qualités tout le lustre qu'elles méritent; lui seul peut la douer de cette affabilité, de cette douceur, qui font le plus bel apanage du sexe, & que l'on attribue si faussement à l'Esprit. Une Femme d'un bon caractère est sincère, cordiale, complaisante, soumise; tout lui fait plaisir; elle est contente de tout & tout le monde est content d'elle; elle ne conoit ni mélancolie, ni chagrin, qui puisse donner la moindre atteinte à sa gaieté; patiente elle supporte toutes les disgraces & tous les revers, sans aucun signe extérieur de sensibilité; toujours semblable à elle même, elle donne continuellement à son Mari des marques d'une tendresse toujours nouvelle. Le Mari payant de retour, éprouve d'autant plus de satisfaction, qu'il trouve tout à la fois la douceur qu'inspirent l'amour & le caractère de celle qui fait ses délices. Est-il malheureusement affligé, cette douceur est assez puissante pour, après avoir dissipé toutes ses amertumes, se répandre entièrement sur lui. A-t-il entrepris quelque projet, qui ne lui ait pas réussi? Loin d'essuyer des censures & des reproches, les caresses en prennent la place. Est-

il fatigué des travaux pénibles que lui donne sa famille ? Il trouve aussi-tôt , dans les précautions prises par sa Femme , tout ce que l'inclination a pû lui suggerer d'utile pour son délassément.

Mais le bon cœur d'une Femme ne se borne pas à ces petits empressements, il la porte encore à faire de son Mari un Etre absolument heureux. Ce desir, dont elle donne tous les jours de nouvelles preuves, lui acquiert aussi de nouveaux degrés d'estime de son Epoux & le tems, qui afoiblit tout, ne fait que fortifier cette estime & leur assurer la jouissance de leur bonheur réciproque. L'Homme alors, maître absolu chez lui, y règne en Chef, come un Roi sur son Trône ; tout le prévient ; tout marche, dans sa maison, au gré de ses desirs ; tout va au devant de ses souhaits. La complaisance, qui est le mobile de toutes les actions de sa Femme, le porte, come malgré lui, à avoir pour elle assés de condescendance pour lui faire partager son autorité. Soumise & impérieuse quand il convient, elle comande à son tour. S'applaudissant l'un & l'autre, s'approuvant réciproquement dans leur conduite, on ne sauroit déterminer lequel des deux est le maître. On croiroit même

qu'il y en a deux, tandis qu'il n'y en a qu'un.

Voilà une légère idée d'un bon Caractère; voyons à présent les effets d'un mauvais. Une Femme d'un mauvais caractère est susceptible de tous les vices. On n'exemptera de parler ici de ceux qui répugnent à l'honnêteté & aux bonnes mœurs; le tableau que l'on en feroit feroit trop hideux, & peut être même étranger à la question. On se contentera de le considérer par le rapport qu'il peut avoir avec l'état du mariage. Une Femme est-elle babillarde, quèrelleuse & emportée, sa maison devient une place publique, où toutes les nouvelles, tant vraies que fausses, tant bonnes que mauvaises, se débitent avec confusion & sur le même ton. Son ménage est un enfer, où toutes les furies déchainées ne font qu'ébaucher le Spectacle affreux qu'elle donne. Sa chambre est un champ de bataille, où sa colère la fait triompher de tous ceux que le hazard y introduit, *Melius est habitare cum dracone devorante, quam cum muliere litigiosa.* Est-elle d'une humeur revêche, bizarre & fantasque, rien ne peut lui plaire. Insensible aux plaisirs, elle estime ridicule tous ceux qui en usent & cherche à les traverser dans leurs divertissemens? S'est-elle

surpassée en prenant une petite récréation, vous la voyez aussi-tôt rentrer en elle même, & devenir taciturne. Lui a-t-il échappé quelque signe de joie ou de plaisir, un moment après elle rentre dans son air sérieux, qui sembleroit dénoter qu'elle se repent de s'y être livrée. Non contente d'être inquiète elle même, elle cherche encore à inquiéter les autres. Importune par ses murmures, elle les affectera jusques à ce qu'elle ait fait entrer les autres dans sa mauvaise humeur. C'est ainsi qu'insupportable à elle même, elle veut encore être à charge aux autres.

Mais ne prolongeons pas un portrait si ennuyeux; faisons grâces aux Femmes qui ont ces défauts, en faveur du plus grand nombre, qui ne les ont pas, & revenons en au bon caractère. La BONTÉ, qui est son essence, a été de tout tems & de tout Pays; c'est elle qui fait, ou du moins qui devoit faire l'essence des Créatures raisonnables; elle est la source de la vraie félicité, par le contentement qu'elle donne à celui qui la possède, avantages qu'elle procure à ceux qui en profitent; elle rend sensible au malheur d'autrui; elle compatit à tous ceux que son impuissance l'empêche d'aider; elle explique tout en bien;

elle cache adroitement les défauts d'autrui; elle regarde l'infortune du prochain come une Lettre de recomandation, & elle fait sa félicité de celle des autres. Y auroit-il quelque chose qui put procurer plus d'honneur & plus de gloire à l'humanité? *L'Esprit* & la *Beauté* méritent - ils de lui être comparés?

La *Beauté* n'a rien de réel; elle est purement idéale & de très courte durée; elle n'est qu'un mauvais vernis, qui en tombant devient d'autant plus diforme, qu'il laisse encore quelque vestige de son ancien état; elle ne séduit que ceux qui se laissent aller aux apparences; encore si elle n'emprunte rien de l'Esprit, n'inspire-t-elle que l'idée d'un ouvrage imparfait, *à lepidum caput, sed cerebrum non habet.*

L'Esprit, quoi qu'il mérite d'être placé au dessus de la *Beauté*, est cependant très éloigné d'être supérieur au *Caractère*. L'Esprit n'est le plus souvent que le résultat de différens hazards, qui ont concouru à nous donner des impressions plus ou moins fortes des objets que nous avons aperçus ou sentis, dans notre jeunesse. Il n'est que ce goût intérieur de l'Ame, qui cherche à éfleurer les choses, plutôt qu'à les approfondir. Foible, un chagrin l'abat; la plus petite difficulté l'inquiète, la peur le

trouble, le plaisir l'enyvre; au lieu de nous aprocher du bonheur, il nous en éloigne; il nous rend le goût fin & délicat; il ne nous fait respirer que le sublime & le parfait; & come nous ne trouvons dans ce monde que du médiocre, il nous fait tomber dans le dégoût & l'ennui.

Le CARACTERE est donc le seul bien solide & durable, qui existe par lui même & qui puisse contribuer à nous rendre heureux. En éfet, le *Caractère* fait l'homme, & l'*Esprit* en prend la forme. Le *Caractère* donc toutes les bones qualités que l'*Esprit* & la *Beauté* ne peuvent que relever. Nous contribuons beaucoup à former nôtre Caractère, & il fait nôtre mérite. L'*Esprit* dépend moins de nous, & la culture y a beaucoup de part. Par le *Caractère*, nous sommes bons, vertueux & Chrétiens. Par l'*Esprit*, nous sommes capables de Sciences, & nous devenons éloquens, Poètes & Philosophes. L'*Esprit* est donc à l'Âme ce que la *Beauté* est au Corps. D'où il faut conclure, que l'*Esprit* & la *Beauté* ne peuvent former le portrait d'une *Femme parfaite*, sans le concours du *Caractère*, qui done tout ce qu'il y a de solidement bon. Pourroit-on donc lui refuser la préférence sur l'*Esprit* & la *Beauté*?



LA VANITE' CORRIGE'E

CONTE ORIENTAL.

AU milieu de ce vaste Océan, vulgairement apellé la Mer du Sud, est une Isle conue sous le nom d'Isle de Salomon, environée de plusieurs autres beaucoup moins considerables. Un des Ancêtres du Souverain, qui règne aujourd'hui despotiquement sur les habitans de ces Isles, Prince fameux par sa sagesse & premier Législateur de son Peuple, leur a donné ce nom, qu'elles portent depuis plusieurs Siècles.

Un Seigneur de cette Isle principale, après avoir oublié qu'il ne devoit sa noblesse qu'aux belles actions de son Aïeul, imaginoit ne pouvoir mieux se distinguer avec ses égaux, que par l'orgueilleuse & lourde fatuité, qu'il regardoit come l'apanage de son état, & par la façon dure & méprisante dont il vivoit avec ceux qu'il croioit ses inférieurs. La Mer baignoit les murs de son Château; la chasse & la pêche étoient ses occupations les plus graves, & jamais home n'en avoit été plus

jaloux, ni ne s'étoit rendu plus redoutable dans le Pays.

Un pauvre Payfan, propriétaire d'un petit terrain marécageux, où croissoient uniquement le faule & l'osier, qu'il employoit à diférens ouvrages de vannerie, dont il tiroit sa subsistance, étoit voisin de ce Seigneur. Celui ci, que les très minces possessions du Vannier gênoient, à ce qu'il croyoit, dans sa chasse, avoit nombre de fois cherché à le forcer ou à lez lui vendre à vil prix, ou à les abandonner à son Tiran. Piqué enfin de la résistance d'un *Miserable*, assez téméraire pour ne pas condescendre aux desirs d'un *Etre si supérieur*, il profita d'un vent impétueux, pour réduire en cendres en une nuit tout l'héritage & la fortune du pauvre home.

Le Vannier ruiné se plaignit de l'oppression qu'il avoit soufferte dans des termes plus conformes à l'excès de son affliction, qu'au respect dû au rang de l'opresseur, & n'en recueillit d'autres fruits, que les traitemens les plus barbares.

Il ne lui restoit de ressource que celle de s'aller jeter aux piés du Souverain, dont la justice étoit universellement connue.

L'opresseur fut mandé, & crut justifier

sa violence en aléguant le peu d'égards & de respect qu'avoit eû le Vannier pour ce qui pouvoit plaire à l'un des principaux Seigneurs de l'Isle.

„ Eh ! quels égards , s'écria le Monarque indigné , quelles distinctions personnelles étoient dues à votre Aïeul , jadis porteur de bois dans le palais de mes Ancêtres , avant que son courage & sa fidélité lui eussent mérité l'honneur d'être tiré de cet état vulgaire , que vous méprisez aujourd'hui ? Sa noblesse étoit pourtant plus estimable que la vôtre : C'étoit celle de l'ame , & non de la naissance ; celle du mérite réel & non de la fortune. Je suis fâché de voir dans mes Etats un Noble , qui a l'ame assez basse , pour ne pas sentir que le bien être & les autres attributs de son rang , ne lui ont été transmis qu'afin , qu'exempt de tous soins pour lui même , il put ne s'ocuper que du bien de l'Etat & du bonheur de ses inférieurs.

„ Et toi , Vannier , continua le Monarque , tu n'es pas moins coupable , pour avoir recouru trop tard à ma justice ; ton châtement fera conoitre à mes Sujets que je suis fait pour les défendre... Qu'on les dépouille l'un & l'autre ; qu'ils soient conduits dans l'Isle

des Sauvages, & qu'on les y abandonne
quelque tems à leur destinée.

L'endroit de l'Isle où ils furent mis à terre étoit bas, fangeux & assez couvert de Saules, pour que le Noble conçut l'espérance de bientôt se soustraire à la vue d'un Compagnon, que dans sa disgrâce même il regardoit come indigne de lui.

Mais la lumière des lanternes du Vaisseau, qui les avoit débarqués pendant la nuit, après avoir jetté l'alarme parmi les Sauvages, les avoit fait rassembler dès le point du jour, pour aller à la découverte dans le Canton, d'où ce même Vaisseau avoit paru s'éloigner. Ils ne tardèrent pas à trouver ces deux étrangers cachés sous les Saules. Ils les environèrent, en jetant des cris éfrayans, & se disposèrent à les immoler l'un & l'autre.

Le Noble sentit alors, pour la première fois, combien la supériorité de son rang étoit imaginaire. La honte de sa nudité, le froid auquel il étoit si peu fait, l'ap proche de ces fiers Sauvages, leurs hurlemens & leur aspect terrible, le peu d'espoir de parvenir à calmer leur férocité, tant de motifs enfin l'épouvantèrent de façon, qu'oubliant tout à coup les idées de grandeur dont il s'étoit enivré jusques

alors, il courut se cacher derrière le malheureux compagnon de sa calamité.

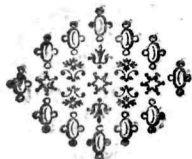
Le Vannier, au contraire, à qui la pauvreté de sa condition avoit rendu la nudité presque habituelle ; qu'une vie dure & pénible avoit depuis long-tems acoutumé à envisager la mort come moins redoutable, & à qui le souvenir de son art, ignoré par les Sauvages, donoit quelque espérance de pouvoir leur être utile ; le Vannier, dis-je, loin de montrer tant de foiblesse, prit tout à coup le seul parti qui pouvoit le sauver : Ce fut de regarder sans émotion les Sauvages, de couper des branches de saules & d'osier, d'en faire une Couronne & d'aller respectueusement la placer sur la tête de celui qu'il présuinoit être leur Chef. Son espoir ne fut point trompé : Cet ornement lui plut si fort, ainsi qu'à ceux qui le suivoient, & le Vannier travailla avec tant de vivacité à satisfaire les principaux de ses Administrateurs, qui tous en desiroient une semblable, que les Sauvages, après avoir dansé en rond autour de lui, & l'avoir comblé de caresses, l'invitèrent par des signes à les suivre dans leurs cabanes. Quant à son compagnon, qui pendant ce spectacle étoit resté tremblant & à genoux, les Sauvages, qui ne voyoient

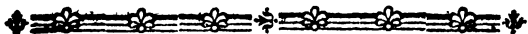
en lui qu'un paresseux, incapable de leur être utile, avoient déjà la massue levée pour l'assommer, lorsque le Vannier intercédâ pour lui, fit entendre par signes aux Sauvages, que son camarade n'étoit pas instruit dans l'art qu'ils admiroient, mais qu'il comptoit bientôt le lui apprendre, & parvint ainsi à obtenir sa grace.

Après trois mois de séjour dans l'Isle, pendant lesquels le Noble, en qualité d'Apprentif du Vannier, se plia par degrés à ses devoirs & n'eut qu'à se louer de l'humanité de son Maître, . . . „ J'étois
 „ bien condamnâble, lui dit-il un jour en
 „ soupirant, d'avoir si peu sù distinguer
 „ ce que nous tenons de la nature d'a-
 „ vec ce que nous devons au hazard !
 „ Les dons de l'une sont aussi solides
 „ qu'utiles; ceux de l'autre toujours aussi
 „ vuides qu'imaginaires. Je conçois, mais
 „ trop tard, que les choses utiles sont
 „ toujours & par elles mêmes honorables,
 „ & je rougis, en gémissant, lorsque je
 „ compare l'excès de vôtre humanité,
 „ avec celui de mes cruelles injustices....
 „ Ah! si jamais les Dieux, fatifsaits de
 „ mon repentir, me remettoient en pos-
 „ session de ma fortune, je croirois à pei-
 „ ne, en la partageant avec vous, m'être
 „ aquité de ce que je vous dois.

Le repentir du Noble étoit sincère. Le Roi, quelques jours après, les ayant envoyé reprendre par le même vaisseau qui les avoit conduits chez les Sauvages, la première action du Noble, en rentrant dans ses biens, fut de les partager avec son libérateur.

Depuis ce jour, lorsqu'un homme puissant n'a d'autre excuse pour justifier son oisiveté ou son orgueil, que le rang & les exploits de ses Aïeux, le Monarque s'écrie, & le Peuple répète en chœur :
Qu'on le mène au Vannier.





S P E C T A C L E S

LE 7 Juin dernier, on représenta à la Comédie Française, pour la première fois, une Tragédie nouvelle de M. DU CLAIRON, intitulée CROMWEL. Les Acteurs sont :

CROMWEL, Protecteur de l'Angleterre.

RICHARD, Fils de CROMWEL.

LENOX, Ancien Général des Troupes Ecoissoises.

SOPHIE, Fille du Comte de LENOX.

MONTROSE, Colonel des Troupes Angloises & Chef des Indépendans.

MONCK, Général des Troupes Ecoissoises & Chef des Royalistes.

SIDNEY, Capitaine des Gardes de CROMWEL.

CECIL, Membre du Parlement attaché au parti de MONCK.

GRAMMER, Gouverneur de la Tour de Londres. Plusieurs Membres du Sénat & Chefs de l'Armée.

La Scène est à Londres dans le Palais des Rois d'Angleterre.

L'état de faction où se trouva l'Angle-

terre, après le renversement de sa Monarchie, est le tableau que M. DU CLAIRON a voulu nous présenter dans sa Tragédie. Il a pris l'instant où les Anglois offrirent la Courone à CROMWEL & celui où se forma la dernière conspiration contre cet Usurpateur, pour en faire son action principale. Ces deux événemens sont rapprochés & mis dans le jour même de la mort de CROMWEL, que l'Auteur suppose avoir été occasionnée par une suite de cette même conspiration.

SOPHIE, Fille de LENOX, Parente des Rois, ouvre la Scène par un Monologue, où elle dit que RICHARD, Fils de CROMWEL, a obtenu de CRAMMER, Gouverneur de la Tour, de faire sortir LENOX pendant la nuit. Son dessein est de lui faire part des maux où se trouve l'Angleterre, depuis sept ans qu'il est enfermé dans son cachot, & de le faire consentir à la conspiration faite contre le Protecteur. LENOX arrive & apprend de sa Fille tout ce qui s'est passé depuis sa captivité; ce qui lui donne occasion de dire à SOPHIE tout ce qui a précédé la mort du Roi. Cette exposition est une des plus ingénieuses qui soit au Théâtre: Elle donne aux Spectateurs la connoissance de tout ce qui peut entrer dans l'intrigue de l'action.

SOPHIE montre à LENOX le nom des Conjurés & le prie de s'en déclarer le Chef, espérant d'obtenir sa liberté, par le crédit de RICHARD & de MONTROSE, dont elle est aimée. CRAMMER vient avertir, que le jour va bientôt paroître & qu'il faut se retirer. LENOX est reconduit dans la Tour, & SOPHIE va trouver MONCK pour lui dire que son Père aprouve la conspiration.

A C T E I I.

CROMWEL arrive, accompagné des Chefs du Sénat & de l'Armée. Après leur avoir exposé tout ce qu'il a fait pour sauver sa Patrie, il leur dit :

Fatigués autrefois du pouvoir monarchique ,
 Vous aviez par mes soins formés la République ,
 Et recevant ensuite un pouvoir limité ,
 J'ai gouverné l'Etat sous votre autorité.
 Tout étoit bien alors : Aujourd'hui ma puissance
 Ne peut plus de vos droits soutenir la balance :
 Il faut pour comander plus de rang , plus d'éclat ;
 On rougit d'obéir aux ordres d'un Soldat.
 En secret en tous lieux on se plaint , on murmure ;
 On cherche à m'imputer les torts de la Nature ,
 Et toujours inquiet sur la fin de mon fest ,

On a marqué le jour pour celui de ma mort.
 Mais je n'attendrai pas que sa fureur trop prompte ,
 Puiffe vous replonger dans les fers ou la honte ;
 Recevez le dépôt de mon autorité
 Come un gage éclatant de ma fidélité.
 Je quite fans regret une gloire importune ,
 Que n'ont pû m'enlever le tems , ni la fortune.
 Mais lorsque dans vos mains je remets mon pou-
 voir ,
 Songez que m'obéir est le premier devoir.

La réponse des diférens Chefs du Sénat
 & de l'Armée marque les divers intèrets
 dont la Nation étoit alors agitée. CROM-
 WEL les renvoie en leur difant :

Ofrons à l'Eternel des fruits de nos Conquêtes :
 Que votre obéiffance écarte les tempêtes :
 Par des murmures vains craignez de l'irriter ,
 Si nous voulons fa grace , il faut la mériter.
 Allez &c

CROMWEL acorde à MONTROSE la li-
 berté de LENOX , mais bientôt SIDNEY ,
 Capitaine de fes Gardes vient lui dire , que
 ce même LENOX a été affaffiné, le matin
 lorsqu'il sortoit du Palais. Le Protecteur
 va joindre CRAMMER , pour être instruis
 de tous les mutins , que l'on a arêtés
 pendant la nuit. Il dit :

Cachant mes passions aux regards des humains ,
 J'ai sù justifier & remplir mes desseins.
 Par ce même artifice achevons nôtre ouvrage ;
 Du foible & du grand home , imitant le langage ,
 Réunissons pour moi les intèrêts divers
 Et caressons le Peuple en lui donant des fers.

MONCK & MONTROSE comencent le troisiéme Acte. Ils sortent de chez SOPHIE , où ils ont appris la mort de LENOX. MONCK témoigne qu'il soupçonne CROMWEL de cet assassinat. SOPHIE vient leur demander vengeance.

Le Protecteur paroît & feint d'ignorer quelles mains ont assassiné le Comte. Quelques Chefs de l'Armée viennent lui offrir la Courone : Il la refuse d'abord ; ensuite il dit :

Du Destin qui fait tout je suis la Loi suprême ;
 Si pour sauver l'Etat , dans ce désordre extrême ,
 Je dois monter au Trône , il faudra , malgré moi ,
 Que j'obéisse au Ciel en me déclarant Roi.

Il les renvoie tous , excepté MONTROSE , qui lui dit :

Voudrois - tu t'emparer du sceptre de nos Rois ?

CROMWEL.

Pour sauver mon Pays je fais ce que je dois :
 Je veux que de l'Europe il soit le seul arbitre ,
 Si j'y parviens , ami , que m'importe à quel titre ?

MONTROSE.

Celui de Roi , d'unoins , devoit être excepté ;
 Tu me l'as dit contraire à notre liberté :
 Les homes , disois-tu , ne veulent d'autre Maître ;
 Que l'Ésprit éternel , qui les a tous fait naître ,
 Qui plaçant dans leurs cœurs & les biens & les
 maux ,
 Voulut , par cet accord , les rendre tous égaux.

.

CROMWEL.

Et si l'Europe enfin ne combat plus mes droits ;
 Ne puis-je pas monter au Trône de nos Rois ?

MONTROSE.

A quel degré de gloire oseroit donc prétendre
 L'heureux Républicain , qui t'en feroit de ses droits ?
 Dis , répons.

CROMWEL.

A la mort , s'il étoit soupçonné . .

Mais ton égarement doit être pardonné &c.

MONTROSE, déterminé à faire périr le Tiran, sort pour aller à Withal, où s'est préparé le Festin que le Peuple donne à CROMWEL.

SOPHIE comence le quatrième Acte & gémit sur le sort de sa Patrie. RICHARD vient lui dire que des mutins ont forcé le Palais de Withal, & que MONTROSE sembloit avouer leurs projets. Il paroît, mais sans rien dire qui puisse le découvrir. Il est cependant arrêté par ordre du Protecteur & conduit à la Tour, où on lui coupe la tête.

CROMWEL vient essayer de changer le cœur de SOPHIE, en lui proposant l'hymen de RICHARD; mais elle lui répond fièrement :

Quoi ! barbare, en un jour au gré de ta fureur,
Des plus sensibles coups tu fraperas mon cœur ;
J'aurai perdu pour toi mon Amant & mon Père !
Tu verrois dans les pleurs ralentir ma colère !
Non, ne l'espère pas ; je rends grâce au Destin,
Puisque dans ce moment je te perce le sein.

Elle tire un poignard & veut en frapper CROMWEL : Celui-ci le lui arrache & le donne à SIDNEY, en disant :

Malheureuse ! arrêtez.

SIDNEY.

Seigneur que la perfide,
Tombe & meure à vos piés, sous ce fer homicide.

CROMWEL.

Non, ne punissez point un aveugle courroux :
Un céleste pouvoir a détourné ses coups.
Je pardone aux transports d'une femme égarée,
Par la mort d'un Amant au désespoir livrée.
Dans son appartement, Gardes, suivez ses pas,
Veillez sur sa foiblesse &c.

Elle est conduite dans son appartement,
& CROMWEL sort pour faire la revue de
ses Troupes.

Au cinquième Acte, SIDNEY paroît
avec CROMWEL & lui demande pourquoi
il a quitte si tôt ses Soldats ? Il répond
que c'est parce qu'il sentoit de vives dou-
leurs ; mais qu'il veut profiter d'un mo-
ment, où elles le laissent un peu tran-
quille, pour faire grace aux mutins. SID-
NEY lui représente que SOPHIE en veut
à ses jours : Il lui donne la liste des Con-
jurés, qu'il a trouvée chez elle. Cepen-
dant CROMWEL veut encore tacher de la
ramener par un dernier effort.

Resté seul il dit :

Mais lisons cet Ecrit d'un jeune audacieux
Dont le zèle incertain bleffoit déjà mes yeux.

Il fort un Billet que MONTROSE lui
avoit fait remettre avant sa condamnation
& lit ces paroles :

*N'espère plus , Tiran , te sauver par le crime ,
Le Ciel s'est fatigué de tes forfaits divers.
Au milieu de ta gloire il a creusé l'abîme ,
Qui doit de tes fureurs afranchir l'univers.
Dans ce honteux Festin , qui contraignoit ta rage ,
J'ai vaincu tes soupçons en partageant ton sort ;
Et du même poison , dont tu m'apris l'usage ,
Je t'entraîne avec moi dans les bras de la mort.*

CROMWEL relit d'un air pensif la fin
de cette lettre & s'écrie :

De mes vives douleurs la cause est donc connue ,
Et c'est au pié du Trône un poison qui me tue !
Rien ne peut résister à ce venin mortel ,
Et la main d'un Enfant assassine CROMWEL !
Devois-je ainsi périr ! Ah ! que plutôt la foudre
N'a-t-elle , en mécrasant, pû me réduire en poudre,
Et me précipitant dans le fond des enfers ,
Dérober mon suplice aux yeux de l'univers,
Quelle fera la fin de ce reste de vie ?

Qu'osera la fureur, & que dira l'entie ?
 De mes derniers soupirs, témoins injurieux,
 Les superbes Anglois contenteront leurs yeux :
 Ils vont d'un Dieu vengeur adorer la justice ;
 Cette fatale idée ajoute à mon supplice.
 Si ce sont là, grand Dieu, tes injustes Décrets,
 Je peux les prévenir & changer tes Arrêts
 Tu plaças dans mon cœur le mensonge & l'audace ;
 J'arrêterai par eux l'effet de ta menace,
 Et chassant de mon ame & la plainte & l'éfroi,
 Je vais peut-être agir un instant malgré toi.
 Mon cercueil est ouvert ; c'est à moi d'y descendre,
 Et de forcer la terre à respecter ma cendre.
 Tu fais, pour m'acabler, d'inutiles efforts,
 Dieu cruel ! Je succombe & péris sans remords.
 Toujours de l'imposture empruntant le langage,
 J'oserai de SOPHIE éprouver le courage ;
 Offrir à ses regards & le fer & le feu ;
 Du secret de MONTROSE arracher un aveu,
 Et déguisant les maux, où le Destin me plonge,
 Couvrir tous les Arrêts de la nuit du mensonge.

Certain que SOPHIE ne fait rien de ce
 que MONTROSE a fait, il va, pour dé-
 clarer au Sénat tous les noms des Con-
 jurés.

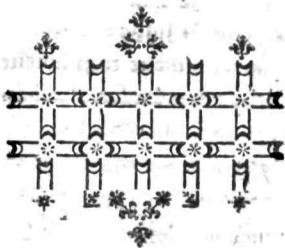
MONCK, accompagné de ses amis & des
 Seigneurs attachés au parti du Roi, vient

auprès de SOPHIE, & l'informe en ces
termes de tout ce qui s'est passé :

A mes fiers ennemis j'allois porter ma tête ,
Et faire sur moi seul éclater la tempête ,
Quand CROMWEL a paru , tenant entre ses mains ,
Le nom des Conjurés unis à mes desseins.
A son fatal aspect , la timide assemblée
N'a pû cacher l'éfroi dont elle étoit troublée.
J'ai vû tomber sur moi ses funestes regards.
La crainte & les remords rènoient de toutes parts.
J'atendois mon Arrêt , quand ce Monstre exécration
A paru fucomber sous le mal qui l'acable.
N'employez pas , dit-il , d'inutiles secours ,
Le Ciel va terminer le nombre de mes jours.
Puisse me pardonner la Justice céleste
De l'absolu pouvoir l'usage trop funeste.
Puisque la Vérité me prête son flambeau ,
Je n'emporterai point la vengeance au tombeau ;
Cet instant de pardon me console & me flatte ;
Ainsi que mes regrets , que ma clémence éclate :
Qu'à jamais inconnus , les noms des Conjurés
Soient , avec cet Ecrit , par le feu dévorés.
Lui même les déchire & les livre à la flamme ,
Pour les voir consumer , il arrête son ame.
Bientôt tous nos projets ne sont sus que de lui.
C'en est assez , dit-il , je triomphe aujourd'hui.
Dans le sein du repos je termine ma vie ;
Le fer , ni le poison ne me l'ont point ravie :

308 JOURNAL HELVETIQUE

Puissiez vous , come moi , finir vos jours en paix ,
Mon Fils ; ce sont de Dieu les plus rares bienfaits.
Il se tait , & la mort emportant sa victime ,
De nos malheurs passés a refermé l'abime.
Nous cependant, Madame, allons dans ce moment,
Du Sénat & du Peuple éxiger le serment.
Que de tous nos malheurs l'épouvantable histoire
De quelques-Citoyens conserve au moins la gloire ;
Et montrons aux Sujets que les premières Loix
Sont d'aimer la Patrie & de servir les Rois.





LA MORT NATURELLE.

DIALOGUES.

A U

SOCRATE RUSTIQUE. (*)

(*La Scène de ce petit Drame est près d'une Cabane, ombragée d'un Hêtre.*)

DE ce tems précieux, que vous consacrez à admirer, à cultiver la Nature, à bénir son Auteur, & à rendre vos Enfans semblables à vous, ILLUSTRE KLIYOGG *), accordez, je vous prie, quelques momens à

(*) KLIYOGG, ou le *Socrate Rustique*, natif de Wermetschwill, en Suisse, augmente tous les jours son bonheur & celui de sa Patrie par ses travaux & par la sagesse de ses procédés économiques. M. HIRZEL, Medecin de Zurich, a écrit son Histoire en Allemand: Elle a été traduite en François par un Officier Suisse au Service de France, & l'on travaille actuellement à une nouvelle Edition augmentée, dont nous rendrons compte, aussitôt qu'elle paroitra.

*) Les Lecteurs, qui ont le gout difficile, trouveront que l'épithete *Illustre* figure mal à côté du nom d'un simple Laboureur. Je tuis fache

l'inspection du Tableau que je vous offre : Vous vous y reconnoîtrez. Vous vivez come ARISTE a vécu ; vous aurez le bonheur de mourir come il est mort Un home tel que vous conçoit sans peine , que l'instant de la mort est d'autant plus heureux , qu'il termine une plus heureuse vie , pourvu qu'elle ait duré le tems prescrit par la Nature.

Mon cher KLIYOGG , vous êtes à mes yeux un très grand home. Je ne vous le dirois pas , si je n'étois sur que vous avez l'ame trop élevée pour qu'elle soit accessible à un sot orgueil , & que vous ne trouvez , dans la sagesse dont le Ciel vous a doué , qu'un bien qui vous est en quelque sorte étranger , que vous ne pouviez vous procurer par vos efforts , & qui vous est moins donné pour vous même , que pour la Société à laquelle vous devez vous rendre utile.

On dit qu'après avoir épuisé presque toutes les erreurs & les travers imaginables , nous començons enfin à nous corriger. J'ai plusieurs motifs de le croire & ils sont bien consolans. Une preuve néanmoins que la Raison ne fait pas encore chez nous des pro-

de cela pour eux , & je suis bien plus fâché encore , que mon Héros ne soit pas aussi illustre , c'est-à-dire aussi généralement connu & respecté , qu'il mérite de l'être.

grès fort rapides, c'est que votre Histoire, écrite avec une noble simplicité, si digne de son sujet, n'est pas encore entre les mains de tout le monde, depuis deux ans que l'on en a la traduction.

Je vous salue, respectable KLIYOGG, je vous aime & vous honore de tout mon cœur.

S C E N E I.

DAPHNIS, voyant son Père endormi, dit
à demi voix.

Que son sommeil est délicieux ! Il n'est ni trop profond, ni trop agité... O mon Père ! si je ne craignois de troubler ton repos avec quelle ardeur je baiserois cette main bienfaisante, qui a essuyé les larmes & brisé les chaînes de tant de malheureux !
Comme les mouvemens de son cœur sont égaux ! Comme la vertu respire sur ses lèvres entr'ouvertes ! . . . Le Soleil étend vers lui ses premiers rayons . . . Ah ! peut-être il va l'éveiller ! . . . Les zephirs amènent des portes de l'Orient, un nuage qui va couvrir cet Astre ; il n'éveillera pas mon Père
Mais le nuage passera . . . J'ai ma serpette ; voici des arbuſtes ; leurs branches se plieront volontiers sous mes mains, pour faire un berceau autour de mon Père. (*Il fait un berceau*)

S C E N E II.

ARISTE, DAPHNIS.

ARISTE *s'éveillant.*

Soleil, qui éclaires depuis si long-tems mon bonheur, je te (*il aperçoit le berceau*) Est ce un songe ! D'où viennent ces branches qui s'entrelacent au dessus de ma tête ? C'est quelqu'un de mes Enfans, qui a fait ce berceau pendant mon sommeil, (*Il tourne la tête & aperçoit DAPHNIS*) Ah mon Fils ! c'est toi ; je vois que tu t'applaudis de cette belle action ; la joie éclate dans tes yeux. Viens embrasser ton Père ; viens ranimer ma chaleur expirante.

DAPHNIS *l'embrassant.*

Puissé-je te communiquer toute la mienne !

A R I S T E.

Non, DAPHNIS ; non mon Fils, je ne le voudrois pas. Je ne souhaite de vivre encore jusqu'au coucher du Soleil, que pour voir encore une fois ma nombreuse Famille rassemblée ; que pour descendre paisiblement, en sa présence, dans le tombeau de nos Pères . . . Je serois mort jeune, que j'aurois assez vécu, que je serois mort sans regret

regret, parce que ma conscience ne me reproche rien. Comment ne quitterois-je pas sans peine une vie, dont je jouis depuis un Siècle & que je vois se reproduire, s'éterniser dans la longue suite de mes petits Enfans? Comment ne quitterois-je pas avec plaisir un séjour, heureux à la vérité, mais que je n'abandonne que pour entrer dans les Tabernacles éternels? . . . Mon Fils, on ne peut douter de l'immortalité de l'Ame, que quand on a lieu de souhaiter qu'elle ne soit pas immortelle . . . Va dire à tes Frères que je respire encore; que je veux les voir & mourir.

D A P H N I S.

Ils font allés avec nos Enfans visiter le tombeau de notre Mère, & faire des vœux au Ciel pour n'avoir pas de long-tems ces lugubres devoirs à te rendre.

A R I S T E.

Vœux superflus & qui m'offensent. Je vais avec transport m'unir une seconde fois & pour jamais à ma digne Epouse . . . L'on voit croître des Cyprès autour des tombeaux de ceux qui n'ont point vécu; on verra des Rosiers & des Myrthes croître autour du

mien. Va dire à tes Frères que je veux les voir & mourir.

D A P H N I S.

THEMIRE vient avec CHLOE'. Je vais porter au reste de la Famille les ordres dont tu me charges.

S C E N E III.

ARISTE *seul, en se levant avec peine.*

Mes yeux se couvrent; le Soleil, dont l'éclat me frappe encore, me paroît cependant moins brillant qu'à l'ordinaire; mes jambes fléchissent; mes mains tremblent (*Il en porte une sur son cœur.*) Mon cœur ne bat plus que lentement; mon sang se glace dans mes veines; la vie m'abandonne, mais sans douleur, sans violence. Je suis un fruit mûr & précieux, que la mort va cueillir avec une sorte de respect (*).

S C E N E IV.

ARISTE, THEMIRE, CHLOE'.

A R I S T E.

Venez, venez; je vous ai appris à vivre;

(*) Note des Edit. Ces dernières paroles nous paroîtroient mieux placées dans la bouche de l'un des Enfants.

je vais vous apprendre à mourir. L'un n'est pas plus difficile que l'autre, quand on prend pour guide la Nature & la Vertu.

CHLOE' *pleurant.*

O mon Père ! nous allons donc te perdre.

ARISTE.

Oui ma Fille ; mais tu ne dois pas me regretter : Mon départ ne fait que t'imposer la douce nécessité d'être pour tes Enfans ce que j'ai été pour toi. Nous tiendrions trop à la terre, si nous devions y vivre toujours ensemble : Elle n'est point notre Patrie. . . Disons nous, sans foiblesse, un adieu de quelques jours. La Mort, qui me sépare de vous, mes Enfans, reviendra bientôt vous unir à moi. Consolons-nous (*a Themire*) Quoi THEMIRE ! tu pleures aussi ?

THEMIRE.

Je suis plus malheureuse que CHLOE' : Elle n'aura des larmes à essuyer que les siennes, & celles de son jeune Epoux. Aucun de ses Enfans n'a encore atteint l'âge où l'on conoit le malheur. Mais moi, dont la douleur sera augmentée & par celle

de DAPHNIS , & par celle de nos Enfans & de nos Petits - Enfans Hélas ! n'aurois - je pas été encore assez acablée , fans cet affreux furcroit de peines !

A R I S T E .

Il en est de la douleur comme du travail ; elle s'allège en se partageant. D'ailleurs pourquoi ces larmes dont tu me menaces , & que tu comences déjà à répandre ? Je vais te doner un moyen d'en tarir la source. Dès que j'aurai fermé les yeux , souviens toi de ma vie passée & de ma vie présente : Tu ne pouras que t'en réjouir. Je n'aurai eu qu'un soupir à faire , pour passer de l'une à l'autre : Sera - ce de quoi t'affliger ? Plains un jeune home que les remords suivent jusqu'au tombeau. Mais me pleurer moi ! Reconnois , ma chère THEMIRE , l'injure que tu me fais ! Je meurs fans éfort ; je meurs fans trouble , fans inquiétude , fans crainte : Je n'ai jamais fait que du bien , & Dieu est juste . . . Non , non , ce n'est point dans les larmes du regret , mais dans la joie d'un inocent festin qu'il faut que je quite la vie. Je l'ai ordonné ce festin ; je le terminerai par déclarer mes dernières volontés , & tu me verras mourir , en pressant contre ma poitrine le dernier de mes Petits - Enfans , en souriant à la belle &

nombreuse lignée, dont j'ai le bonheur d'être Père.... Je vois venir vers nous deux homes, dont l'un marche avec un peu de peine.

T H E M I R E.

C'est DAPHNIS & votre Ami MENALQUE.

A R I S T E.

Je verrai donc encore cet ancien Ami ! Mon dernier jour va être bien heureux ! Il y a si long-tems que je conois MENALQUE ; il est si gai , si aimable.... Mais que veut dire ceci ? (*Il chante : ses deux Filles s'empressent autour de lui.*) Ne craignez rien... (*Il rêve un moment*) THÉMIRE, vas à la rencontre de MENALQUE & de DAPHNIS : Dis leur que CHLOE' va me suivre un moment à la maison ; qu'il faut que j'y sois seul avec elle ; que je ne tarderai pas à les venir joindre sous ce hêtre. (*THÉMIRE sort.*)

S C E N E V.

A R I S T E , C H L O E'

A R I S T E.

Je suis vieux & mourant ; je suis ton Père ; tu m'aimes... Je veux vivre en-

core quelques heures, pour voir tous mes Enfans rassemblés . . . Viens, ma Fille, viens entendre quelque chose d'agréable que j'ai à te dire; viens recevoir une préférence qui t'est due, & que d'ailleurs le hazard te procure. (*Il l'emmené. MENALQUE, DAPHNIS & THEMIRE arrivent. ARISTE leur fait signe qu'il va revenir.*)

S C E N E V I.

MENALQUE, DAPHNIS, THEMIRE.

T H E M I R E.

O DAPHNIS ! tu fais si j'eus jamais pour toi aucun de ces sentimens violens, dont la durée est ordinairement si courte. Nous n'eumes jamais l'un pour l'autre que cette amitié douce & tendre, qui au contraire du trop ardent amour, se fortifie & se resserre en vieillissant. Je n'inraginois pas qu'elle put s'accroître encore; mais ce miracle étoit réservé à ton Père . . . Quel nombreux cortège de vertus ! Quel héroïsme l'accompagne jusqu'au dernier instant de sa vie ! Tu l'aimes trop pour ne pas lui ressembler; tu l'imites trop bien, pour ne pas mourir come lui. Cette réflexion, que

sa vue vient de m'inspirer , ajoute à ma tendresse & à mon respect pour toi.

MENALQUE *souriant.*

Oh ! cela n'est ni fade , ni romanesque ; & quand une Femme de soixante ans fait l'amour sur ce ton à un Epoux de soixante & dix , on ne sauroit qu'y applaudir.

D A P H N I S.

Que tu es heureux de conserver , jusques dans la vieillesse la plus avancée , tant de sérénité & d'enjouement !

M E N A L Q U E.

Oui , telle a toujours été mon humeur , & tu fais que c'étoit aussi celle de ton Père. Nous avons passé d'heureux jours ensemble. Depuis peu , cependant , je l'ai trouvé plus sérieux , mais sans en être moins aimable Tu dis que ce matin il est plus sérieux encore ? Cela m'étonne peu : Ce jour est un grand jour pour lui ; & quand j'en serai là , tu me verras peut-être aussi moins enjoué que de coutume Mais croit-il que le jour qu'il fait son Testament doive être celui de sa mort ? Rien n'est moins raisonnable. Quant

à moi je ferai toujours gai, jusqu'à ce que les approches de la mort me fassent changer de ton.

S C E N E V I I.

MENALQUE, DAPHNIS, THEMIRE, LYCAS.

L Y C A S.

Nous étions prosternés autour du Tombeau de notre Mère; nos bras languissamment croisés, s'appuyoient sur le gazon qui le couvre. Le bruit d'un vol rapide & de la chute d'un oiseau vint nous distraire. C'étoit une Tourterelle; qui s'abatoit dans les arbustes que notre Père a plantés près de ce Tombeau. Nous l'avons prise, & sans apparence de blessure, elle est morte entre nos mains. Ciel! quel présage pour ARISTE!.... Mais le voilà qui nous appelle.

M E N A L Q U E.

Cette aventure me frappe, & je veux y rêver un instant. (*Ils s'en vont*)

S C E N E V I I I.

MENALQUE *seul*.

Cette Tourterelle m'attriste.... ARISTE

est un assez grand homme ; il fait assez d'honneur à la Nature , pour qu'elle annonce sa mort par un prodige Mais je vais éfrayer mon cher ARISTE par mon air sérieux . . . Faisons nous violence jusqu'au point de paroître gai. Tant d'autres s'en font toute leur vie de bien plus grandes & par des motifs bien moins nobles , que celui qui m'anime.

S C E N E IX.

ARISTE , MENALQUE , DAPHNIS ,
THEMIRE , CHLOR' , LYCAS.

MENALQUE à ARISTE , *en lui prenant la main.*

Bonjour , mon vieux Ami ! Je te trouve ce matin un air de fraîcheur qui me plaît.

ARISTE *en souriant.*

Oui , mon Ami ; je vais rajeunir tout d'un coup . . . je vais renaître.

MENALQUE *paroissant soutenir avec peine le ton qu'il a pris.*

Ce n'est pas mal s'y prendre , que de débiter par un tête à tête avec une jeune & jolie Femme ! Il est vrai que tu n'ès que son Aieul . . . & que tu n'as que cent quatre ans.

A R I S T E.

Ami , j'ai badiné , ainsi que toi , toute ma vie ; mais le moment qui la termine doit du moins être sérieux. Puis-je d'ailleurs prendre un ton assez grave , pour ce que je vais te raconter ?

M E N A L Q U E.

Je voulois , pour te réjouir , tâcher d'en prendre un autre Mais vois mon trouble ; il t'apprendra quel éfet produit dans mon ame l'état où je te vois.

A R I S T E.

Un malheur alloit m'arriver ; j'y aurois été fort sensible : J'allois mourir , sans avoir dit adieu à mes Enfans , ainsi qu'à toi. J'ai imaginé un moyen de prolonger ma vie de deux ou trois heures , sans employer les secours de ces confortatifs vulgaires , dont l'usage trompe si souvent nos espérances . . . Je cherchois moins des forces momentanées , qu'à retenir quelques instans mon ame sans sa prison. „ Elle y restera , „ ai - je dit à CHLOE' ; elle y restera , ma „ Fille , pour peu que tu le veuilles. Presse „ moi contre ton sein ; fais passer en moi une „ étincelle de cette douce & vive chaleur

„ qui t'anime. Fais couler sur ma langue
 „ aride quelques gouttes de ce lait pur &
 „ vivifiant dont tu nouris ton fils „
 Aussi-tôt CHLOE' (il lui prend les mains)
 fans me répondre , me ferre dans ses bras...
 Elle veut parler; elle soupire; elle sanglote;
 elle couvre de larmes & de baisers mes lèvres mourantes.... Mon cœur,
 déjà presque glacé, se ranime; la vie
 semble circuler de nouveau dans mes veines;
 je lève vers CHLOE' des yeux reconnoissans & atendris.... Ah! mon Ami :
 Ah! cher MENALQUE ! combien une si douce extase l'emporte sur les plaisirs les plus vifs de l'amour!

MENALQUE *embrassant* CHLOE'.

Belle CHLOE', que je t'embrasse! Tu as rendu la vie à qui te l'a donnée... (Il embrasse ARISTE.) Ah! mon Ami, quel plaisir pur doit éprouver ton cœur, à la vue de la main si chère, qui t'arrête sur les marches du tombeau!

C H L O E'.

Pourquoi ne puis-je, hélas ! l'en arracher pour toujours ?

A R I S T E.

Ne le souhaitez pas. Eh! que desiro-

rois-je encore , après les marques de tendresse , que tu viens de me prodiguer ? ... Mais je ne vois point mes Enfans Pourquoi donc ne viennent-ils pas ?

L Y C E E S .

Ils vont venir dans le moment.

M E N A L Q U E .

Heureux Vieillard ! Tu as toujours aimé l'Humanité & la Vertu ; l'Humanité & la Vertu vont fermer doucement tes yeux. J'ai taché de vivre come toi , & j'espère mourir demême. Nous avons été le bonheur de soulager les pauvres , sans le devenir ; une fortune médiocre a rendu tous nos jours sereins & paisibles. Ah , mon Ami ! qu'on est heureux lorsque l'on peut faire du bien ! ... Tu te souviens à ce propos d'une Sentence , qui nous a souvent fait frémir : *Le Méchant a dit , je veux une proie pour la dévorer. Le Puissant lui a répondu , Voilà le Pauvre (*)*.

(*) On trouve cette pensée dans la seconde partie de l'ÉLÈVE DE LA NATURE : Elle est si vraie , si frappante , si propre à nous faire sentir nos injustices & nos torts , qu'on ne la sauroit trop répéter.

A R I S T E,

Oui , oui , je m'en souviens ; & c'est parce que cette affreuse vérité ne cessera de long-tems d'en être une , & c'est parce qu'on ne peut s'empêcher de se la rapeller souvent , quand on a le cœur bon , que je n'ai pas été parfaitement heureux ; car du reste je peux dire de moi ce que me disoit dernièrement de lui même le vieux Berger PALEMON , nôtre sage & vertueux Ami : „ Quand je regarde en arrière , il „ me semble que toute ma vie n'a été „ qu'un long Printems , & que les mo- „ mens ténébreux , semés dans son cours , „ ont été de ces orages passagers , qui „ rafraichissent les campagnes & raniment „ les plantes. Jamais une contagion funeste n'a diminué nôtre troupeau ; jamais aucun accident n'a fait périr nos arbres ; jamais l'infortune ne s'est reposée long-tems sur cette cabane (*).

D A P H N I S,

Je vois venir à pas lents toute la Famille : Sa démarche peint le regret & la douleur.

(*) GESNER , Idille XII.

A R I S T E.

Pourquoi donc encore cette douleur & ces regrets? Je ne vais point mourir comme meurent les homes du monde.

C H L O E'.

Il s'en faut bien fans doute! mais tu vas mourir pour nous...

A R I S T E.

Si quelqu'un de vous pleure, je lui demanderai s'il a quelques reproches à me faire; s'il est quelques vertus dont je ne lui aie point donné l'exemple.

C H L O E'.

Eh bien; ce n'est point la douleur qui pleurera; mais permettez que ce soit la tendresse.

A R I S T E.

Ah! dans ce cas nous mêlerons nos larmes; elles n'auront rien d'acablant.

SCENE X. *Et dernière.*

Les Interlocuteurs précédens & toute
la Famille.

(*Pendant la fin de la Scène précédente
Et le commencement de celle-ci, on couvre
une table entre la Cabane Et le Hêtre.*

A R I S T E.

Je vais donc finir dans les bras de ce
Peuple naissant, dont chaque individu est
un autre moi même, en qui je me vois
revivre, & qui m'assure dès ici bas une
immortalité, simbole de celle où j'aspire...
Partagez tous ma joie, ô mes Enfans !
mes chers Enfans ! Je vois s'ouvrir
les portes éternelles... Le petit globe que
nous habitons, s'il passoit sous leurs vastes
arcades, à peine y seroit-il aperçu...
Quelle immensité ! que de merveilles ! que
de bonheur ! ... (*il change de ton*) Il
faut être généreux & humain jusqu'au der-
nier soupir Voyez, mes Enfans, tout
ce que vous me devez aujourd'hui, & que ce
ne soit point pour m'admirer ou m'aimer d'a-
vantage, mais pour vous souvenir que vous
devez faire un jour ce que vous me voyez
faire. Je détourne les yeux de la perspec-

tive qui m'enchanté ; je retiens mon ame impatiente de s'élever-[dans les Cieux ; je la répands sur vous tous Écoutez mes dernières volontés.

CHLOE', *lui baisant la main.*

Ah mon Père ! qu'elles seront religieusement suivies.

(*Un signal avertit qu'il faut se mettre à table.*)

ARISTE, *marchant vers la table.*

Allons comencer le festin . . . Mais je crains bien de l'interrompre ! . . . Comptez pourtant sur le désir que j'en ai. Ce sera le dernier effort de mon amour pour vous.

ARISTE *se place entre DAPHNIS & MENALQUE. Le reste de la Famille se range selon l'âge. On entend un Concert d'une Musique tendre & majestueuse, qui dure pendant une partie du repas.*

ARISTE.

J'ai sans doute pleuré en naissant, parce que je souffrois, & parce que la Nature, me croyant destiné à souffrir, a voulu dès

les premiers instans de ma vie m'y accoutumer. La bonne & sage éducation que j'ai reçue m'a rendu inutile cette leçon de la Nature. Mon Père a sù mettre mon ame & mon corps à l'abri de la douleur : Il m'a appris, c'est à dire, il m'a prouvé, par son exemple, que rien ne manque, à qui ne desire rien ; que la vertu détourne les malheurs ou en console, & que la sobriété & les exercices pénibles préviennent la plupart des maladies.... J'ai pleuré en naissant, parce que je souffrois ; si j'avois pu prévoir alors combien le reste de ma vie seroit heureux, j'aurois supporté mes premiers maux sans me plaindre.... Embrassez moi, mon Ami ; embrassez moi mes Enfans ; écoutez mes dernières volontés : Pour vous les rendre & plus chères & plus sacrées, j'ai attendu l'instant où mon dernier soupir pouroit y mettre le sceau.... Voici ce que j'ai à vous dire. DAPHNIS, mon Fils aîné, sera mon successeur & votre Père ; qu'il soit votre Juge suprême. N'étendez pas les limites étroites que j'ai prescrites parmi vous à la propriété ; regardez come le poison de l'ame & du corps ce qui excède le simple nécessaire. Soyez unis ; chérissez vous les uns les autres ; que tout soit comun entre vous, point d'alliances étrangères ;

contentez vous de ce que vous avez ; mais prêtez vous toujours aux besoins d'autrui ; de là naîtra votre bonheur

D A P H N I S.

Ah , mon Père ! quel feu divin t'anime !
 . . . Non tu n'ès pas prêt à mourir ; nous te posséderons encore.

A R I S T E.

C'est parce que je vais mourir , qu'un feu divin m'anime Ah mon fils , mon cher fils ! que ne peux-tu seulement entrevoir , ainsi que moi dans ce moment . . le terme de la carrière du Juste !

(*Il expire.*)





NOUVELLES ACADEMIQUES.

L'ACADEMIE Royale des Sciences & Belles Lettres de BERLIN ajugea le 31 Mai dernier, le Prix, proposé par la Classe des Belles-Lettres à une Dissertation qui avoit pour D^évisé ce Vers de VIRGILE.

Paccatumque reget patriis virtutibus Orbem.

L'Auteur est M. François SABBATHIER, Professeur au Collège de Châlons sur Marne. La Question prescrite étoit : *Quand est-ce que la Puissance souveraine des Empereurs Grecs a totalement cessé dans Rome? Quel Gouvernement les Romains eurent ils alors? Et dans quel tems la Souveraineté des Papes fut elle établie?*

Le 31 Mai 1765, l'Académie ajugera un Prix à la Pièce qui remplira le mieux son atente sur ce sujet proposé par la Classe de Philosophie expérimentale : Elle demande *de nouvelles expériences, d'après lesquelles on puisse expliquer distinctement & prouver solidement, en quoi consiste le chan-*

gement que les alimens, tirés tant du règne animal, que du règne végétal, éprouvent dans le corps humain, soit dans le ventricule, soit dans les intestins, pendant l'état de santé. Le résultat de ces recherches doit être de faire voir, quelle est proprement la partie des alimens, qui se convertit en suc nourricier, comment se fait cette conversion, & quelles sont les parties des alimens, qui ne peuvent naturellement subir aucune digestion, ni servir à nourrir le corps ?

Le Prix proposé par le Grand Directoire de Guerre & des Domaines, sur la meilleure construction des fourneaux, relativement à l'épargne du bois, ne sera ajugé que dans l'Assemblée publique du mois de Janvier de l'Année prochaine, parce qu'on se propose de faire dans cette intervalle des expériences qui décideront laquelle des Pièces qui ont concouru mérite la préférence.

Le Grand Directoire propose en même temps cette nouvelle Question: *Quelle est la meilleure construction des Fours pour cuire les briques, la chaux & les ouvrages de poterie, tant pour épargner le bois, que pour l'égalité de la cuite dans les différens endroits du four ?* On recevra les Mémoires jusqu'au 1er Mars prochain; ils seront soumis au Jugement de l'Académie, &

le Prix sera ajugé dans l'Assemblée publique du 31 Mai 1765.

Pour sujet du Prix de l'Année 1766. la Classe de Mathématique demande *Une explication de la manière dont l'eau est élevée par la Machine connue sous le nom de Vis d'ARCHIMEDE, & les moyens de porter cette Machine à un plus haut degré de perfection ?*

Quoique cette Machine soit connue depuis longtems, & employée avec un grand succès dans la Pratique, la Théorie en est presque entièrement inconnue, & par conséquent cette recherche paroît d'une importance d'autant plus grande, qu'on ne sauroit douter, que tant la Théorie que la Pratique n'en puissent retirer les plus grands avantages. En cas que les Principes connus de l'Hydraulique ne soient pas suffisans, pour aprofondir cette matière, il faudra recourir à des expériences, qui étant jointes aux lumières de la Théorie, fourniront la route la plus sûre, pour arriver au but proposé. Les Pièces seront reçues jusqu'au 1 Janvier 1766.

L'ACADEMIE des Sciences, Belles-Lettres & Arts de BESANÇON distribuera trois

Prix le 24 Août 1765. Le premier Prix est celui d'Eloquence : Il sera ajugé à un Discours, d'environ demi heure de lecture, sur ces paroles : *La prospérité découvre les vices ; l'adversité les vertus.*

Le second Prix est un Prix d'Erudition: Le sujet doit être : *L'origine, la forme & le pouvoir des Etats de Franche Comté.* La Dissertation doit avoir environ trois quarts d'heure de lecture, sans y comprendre le Chapitre des preuves. Les Auteurs, qui employeront des Chartes non encore imprimées, sont invités à les produire en entier, pour mettre l'Académie en état de mieux apprécier les preuves qui en résulteront.

Le troisième Prix est en faveur des Arts. Le sujet sera : *La meilleure manière d'établir des arrêts sur la rivière du Doubs, pour assurer le flottage des bois destinés au chauffage de la Ville de Besançon.* Et come l'Académie a réservé le Prix des Arts de l'Année 1764 elle en aura deux du même genre à distribuer en 1765. Les Ouvrages doivent être envoyés francs de port, avant le 1 Mai 1765 à M. BINETRY de Grandfontaine, Secrétaire Perpétuel de l'Académie.



LIVRES NOUVEAUX.

D ICTIONNAIRE portatif, ou Histoire abrégée de tous les homes, qui se sont fait un nom par des talens & des erreurs, par des vertus & des forfaits, depuis le commencement du Monde, jusqu'à présent: Ouvrage dans lequel on expose sans flaterie & sans amertume ce que les Ecrivains les plus impartiaux ont pensé sur le génie, le caractère & les mœurs des homes célèbres. Par une Société de Gens de Lettres, avec cette Epigraphe: *Mihi GALBA, OTHO, VITELLIUS, nec beneficio, nec injuriâ cogniti. TACIT. Hist. Lib. I. § 1. A Amsterdam, chez Marc Michel REY 1764 in 8vo dont les pages ont deux colonnes, d'un caractère assez menu.*

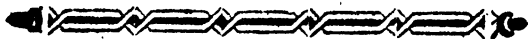
L'objet de ceux qui travaillent à cet Ouvrage est de rassembler tout ce que les Ecrivains & les Auteurs de tous les Dictionnaires historiques ont dit de plus intéressant, sur chaque home célèbre. Voici ce que dit le Prospectus. „ Le champ est „ vaste, mais nous nous sommes bornés à

„ cueillir les fleurs & les fruits , qui mé-
 „ ritent d'être présentés aux gens de goût;
 „ à tracer en peu de mots , mais sans rien
 „ omettre d'essentiel , les Révolutions , les
 „ Conquêtes des Peuples , les changemens
 „ arrivés dans les Mœurs & dans les Arts;
 „ à mêler au récit des grands événemens,
 „ des particularités piquantes & des ju-
 „ gemens exacts , sur les homes qui en
 „ ont été le mobile. Tel est le plan que
 „ nous nous sommes proposés & que nous
 „ avons taché de remplir.

„ Nous n'ignorons point qu'il a paru
 „ deux *Dictionnaires Historiques Portatifs*
 „ avant celui que nous osons publier. Le
 „ premier , en 2 Vol. in 8vo , n'est qu'un
 „ Abrégé superficiel , dans lequel mille
 „ petits Ecrivains sont tirés de l'oubli ,
 „ pour figurer à côté de grands Homes ,
 „ dont souvent ils occupent la place. Le
 „ second est la production de l'enthousias-
 „ me d'un home de parti , qui s'est plus
 „ attaché à faire le Panégyrique de ses
 „ Partisans & la Satire de ses Adversaires,
 „ qu'à rendre son Ouvrage exact , impar-
 „ tial & philosophique. C'est pour ré-
 „ médier au défaut de ces deux Ouvra-
 „ ges , que nous en avons entrepris un
 „ nouveau , plus instructif que le premier,
 „ & moins partial que l'autre.

„ Les éloges, dont plusieurs Littéra-
 „ teurs ont honoré nos Essais, l'empres-
 „ sement qu'ils ont fait paroître pour la
 „ publication de l'Ouvrage entier, le gout
 „ de nôtre Siècle pour les Dictionnaires,
 „ nous assureroient les suffrages du Pu-
 „ blic, quand même nous n'aurions pas
 „ taché de les mériter par nôtre zèle,
 „ nos recherches, & nôtre impartialité. Il
 „ nous a peu couté d'être justes; n'étant
 „ d'aucun parti, ni d'aucun corps, quel
 „ motif aurions nous de flater ou de mé-
 „ dire?

„ Les Lecteurs, qui ont été rebutés
 „ par la sécheresse du petit Dictionnaire
 „ en 2 Vol. in 8vo, & par l'emporte-
 „ ment & la cherté du Dictionnaire criti-
 „ que en 6. Tom. trouveront autant &
 „ plus de matière dans nôtre Ouvrage en
 „ 4 Vol. que dans celui-ci, & ne débour-
 „ seront guère plus que pour l'autre. Cha-
 „ que Volume sera de 800 pages d'im-
 „ pression au moins.



L E T T R E S

De JULIE à CAMILLE.

DIX SEPTIEME LETTRE.

LA tristesse & la joie partagent également mon cœur, ma chère CAMILLE, & vous ne ferez pas surprise de ce contraste, en aprenant que le Comte de VOLVIRE vient de monter dans sa chaise de poste, pour aller remercier le Roi, du Régiment dont ce Monarque lui confie le comandement. Il se trouve précisément que c'est celui dans lequel il sert, depuis l'âge de quinze ans. Il y a trois jours qu'il reçut cette favorable nouvelle, & qu'il vint me la communiquer, en me témoignant l'excès d'une satisfaction, qui ne tiroit certainement sa source que de l'espoir d'être bientôt possesseur de votre JULIE. Il me dit qu'à son retour, il se flattoit que je voudrois bien couronner sa flamme, & qu'il profiteroit de l'occasion pour me faire préparer à Paris une habitation digne de la Déesse de son cœur. Je crois qu'il n'est pas nécessaire de vous détailler

la réponse que je fis à ce propos obligant ; je me contenterai simplement de vous dire , que je crus devoir l'accompagner de mon portrait , qu'il reçut avec des transports d'une joie si naturelle , que mon ame ne put s'empêcher d'en partager la vivacité , & qu'enfin je conçus par cette expérience , qu'il faloit conoitre l'amour , pour goûter la suprême félicité ,

Oui , je soutiens que dans la vie
 L'esprit ne fait que végéter ,
 Quand il refuse d'écouter
 Le sentiment qui la convie
 De se livrer à la douceur
 D'aimer un objet séducteur ;
 Aussi je borne mon envie
 A perpétuer le bonheur
 Dont mon ame est come ravie
 Depuis qu'Amour est mon vainqueur.

En éfet , est-il rien de plus flatteur , que de rendre heureux ce qu'on aime , sans s'écarter des règles de la vertu , & peut-on apprécier à sa juste valeur cette satisfaction indincible ? Mais hélas , il vient de partir , cet Amant si tendrement aimé , & chaque minute qui s'écoule m'anonce qu'il s'éloigne avec rapidité de sa fidèle JULIE. Il est vrai que son empressement

est dirigé par l'impatience qu'il a de me rejoindre; mais s'en éloigne t-il moins, & le desir qui le meut peut-il me dédomager de l'ennui que son absence me procure, surtout en considérant qu'étant obligé de rejoindre son Régiment, pour prendre possession de son nouveau grade, je ne dois pas espérer de le revoir avant deux mois.

Come Monsieur de VOLVIRE se propose de vous faire sa cour pendant les quinze jours qu'il doit passer à Paris, vous ferez bientôt en état de juger si je suis de bon gout; j'espère même que vous voudrez bien le féconder du vôtre, dans quelques emplettes dont je l'ai chargé; mais je me flate que n'imitant pas l'indiscrétion de Melle. de MARSILLY, vous aurez assez de prudence pour ne lui pas comuniquer les folies qui composent mes Lettres... Il me semble vous entendre plaindre d'une recommandation, qui paroît caractériser une inquiétude déplacée; en ce cas supprimez en l'article, car je serois désespérée qu'il fut capable de vous faire présumer, que je me suis méfiée de votre circonspection; ainsi plus de colère sur le propos indiféret d'une Amante affligée, qui d'honneur ne fait ce qu'elle dit.

Sans conoître ma triste Cousine vous

avez été touchée de ses malheurs. Il est certain qu'ils sont bien dignes de vous intéresser, ne fut-ce que par la contrainte qu'elle s'est imposée, pour éviter les reproches de sa Mère, qui seroit furieuse que ses voisins s'aperçussent d'une inclination qu'elle désapprouve. Les indignes procédés du Marquis de RIBERVILLE subsistent toujours, mais son Fils persiste à braver sa colère, malgré les châtimens dont il le menace sans succès.

Il y a deux jours, que m'étant rendue seule dans le Parc à quatre heures du soir, pour rêver à mon aise sur le départ du Comte, qui pour lors étoit à VOLVIRE, où les préparatifs de son voyage exigeoient sa présence, je me préparois à traverser une allée de sicomore, afin de m'enfoncer dans un bocage extrêmement champêtre; mais jugez de ma surprise, en remarquant un home, qui sous un habit de Payfan, me parut être le jeune Marquis.

C'étoit lui même, puis qu'il vint se jeter à mes pieds d'abord qu'il m'eut aperçu, pour me conjurer, en versant un torrent de larmes, de lui procurer la douceur d'expirer d'amour aux genoux de sa divine HORTENSE. Je voulus en vain lui représenter la témérité de sa démarche, afin de le déterminer à se retirer; mais

m'ayant assuré que surmonté par le désespoir qui l'avoit conduit dans ce lieu , il étoit capable de mettre le comble à son étourderie , si j'avois la barbarie de lui refuser mon secours , je lui promis ce qu'il exigeoit de ma complaisance , & m'étant promptement séparée de lui , je repris en tremblant la route du Chateau. J'eus le bonheur de rencontrer ma Cousine sur la terrasse. L'ayant engagée à m'accompagner sans m'expliquer d'avantage , je la conduisis dans la retraite de son jeune Amant, dont elle n'eut pas plutôt fixé la figure , qu'elle se laissant couler dans mes bras , elle me dit avec un saisissement indicible : Ha ! Dieu, ma Cousine , nous sommes perdues ; j'aperçois le petit Marquis. Tranquilisez vous , lui répondis-je , ma chère Amie ; & jouissez d'une consolation que mon amitié s'est fait un plaisir de vous ménager , pour vous dédomager des rigueurs de votre destin. Le Marquis s'étant approché précipitamment , comme je finissois de parler , j'eus la satisfaction de connoître , par la vivacité de ses transports & l'excès de la reconnoissance qu'il me témoigna , quel étoit celui de sa passion. Après une conversation , qui fut arrosée de leurs pleurs , & dans laquelle HORTENSE prétendoit obliger le Marquis , non seulement à ne plus se révolter con-

tre la volonté de son Père, mais à renoncer pour jamais à leur fatale tendresse, après, dis-je, qu'elle se fut épuisée pour le déterminer à suivre ses avis, le jeune homme, transporté d'amour & de douleur, lui répondit avec une fermeté, qui me parut au dessus de son âge, qu'elle prétendoit en vain lui faire adopter ses funestes conseils; qu'il ignoroit sans doute s'il seroit assez fortuné pour posséder toujours son cœur, mais qu'il pouvoit lui jurer, que rien dans la Nature n'étoit capable d'altérer la solidité de ses sentimens, & il la conjuroit de cesser une persécution, qui bien loin de le persuader ne seroit qu'à redoubler son désespoir; que la mort seule pouvoit détruire une passion, que la raison avoit fait germer dans son ame, à mesure qu'elle y répandoit des lumières.

Et le Héros de la constance ,
 Plus impétueux que Zephir
 Après le larcin d'un soupir
 Sur les lèvres de son HORTENSE ,
 Lui peignit si bien sa douleur ,
 Sa fidélité , sa candeur ,
 Qu'ensia , ma fragile Cousine
 Dont le cœur étoit palpitant ,
 Ne consulta pas sa voisine ,
 Pour accepter à la sourdine
 La foi de son petit Amant

Ce fut après cette promesse mutuelle de s'aimer jusqu'au tombeau , que le petit Marquis nous aprit, qu'il avoit profité de l'absence de son Père , qui devoit passer trois jours à Orleans , pour séduire le Domestique à la garde duquel il étoit confié , & qu'enfin , après bien des refus , qu'il avoit eu vaincre à force d'argent , il en avoit obtenu , non seulement la liberté qu'il desiroit , mais le déguisement dont il avoit besoin , pour parvenir sans risque dans le Parc , où il s'étoit rendu de très bonne heure , espérant que la sérénité du tems nous inspireroit le desir de la promenade. Hélas ! poursuivit-il tristement , qui m'auroit dit jadis , qu'un jour viendroit où je serois forcé d'avoir recours à ce stratagème , pour m'introduire dans ce charmant séjour ? Cette réflexion douloureuse qu'HORTENSE accompagna de quelques larmes , & qui fit couler les miennes , termina cette amoureuse entrevue.

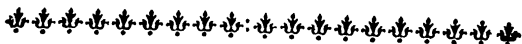
Nous reprîmes tristement la route du Château , & m'apercevant que ses pleurs étoient intarissables. Quoi , lui dis-je , ma chère Amie , vous venez de voir ce que vous aimez , & loin que le plaisir vous rende la tranquillité que j'espérois , vous me paroissez plus affligée que jamais. Hélas ! répondit-elle , en sanglottant , je desirois

desirois sans doute le bonheur inespéré ,
 que je ne dois qu'à votre compassion pour
 mes malheurs , aussi devez vous être per-
 suadée que ma reconnoissance égale le bien-
 fait ; cependant , ma chère Cousine , trou-
 vez bon , que je vous conjure de ne me
 plus donner ces preuves de vôtre amitié ,
 qui contre vôtre intention n'ont opéré que
 la douleur ou vous me voyez réduite.
 Il est vrai que la persévérance du Marquis
 pouvoit m'inspirer une sorte de consolati-
 on , mais sa présence m'a trop retracé l'a-
 preté de mes peines , pour que je m'ex-
 pose encore à le voir ; ainsi , ma chère
 Cousine , ne me reprochez plus des larmes
 qui font l'effet de la triste résolution que
 je prens de me soustraire à sa vue , tant
 que son Père sera contraire à ses vœux.
 Je ne pus m'empêcher d'approuver son pro-
 jet , qui me parut aussi dur que raison-
 nable , & cette conversation nous ayant con-
 duit jusques sur la terrasse , nous rentra-
 mes dans l'appartement de ma tante.

Le Chevalier de FOLVILLE , qui étoit
 allé diner chez la Marquise FÉLCOURT , nous
 aprit , à son retour , que la fleur des Pairs
 de Paris , c'est à - dire , l'agréable Duc de
 FLORAC , devoit arriver dans ses Terres le
 sur-lendemain. Si ses amours avec Ma-
 dame DORMONT se renouvellent , je vous

le marquerai ; mais je crains bien qu'elle n'ait le désagrément de se voir préférer Mad. de CLAIRVAL, que le Duc ne conoit pas, & dont je prévois qu'il voudra faire la conquête. Je vous avoue que cette idée m'amuse infiniment, par le plaisir que j'aurois de voir humilier sa fatuite ; la suite nous apprendra si mes conjectures se vérifieront.

J'espère que vous aurez vu Mr. de VOLVIRE, quand vous me répondrez ; ainsi je m'atens à lui voir occuper la meilleure partie de votre Lettre, qu'il me tarde de recevoir. Ha CAMILLE ! vous me parlerez de ce que j'aime, & pour comble de plaisir, ce sera vous qui m'en entretiendrez ! Comment pouriez vous blâmer un empressement fondé sur l'amour & l'amitié ? Non, vous êtes trop équitable pour le critiquer, & je me persuade au contraire, qu'il méritera votre suffrage, sur-tout quand vous conoitrez le Vainqueur de la trop sensible JULIE.



A M. DE VOLTAIRE.

EPIÏRE (*), assez courte pour ne pas ennuyer long-tems.

CÉLEBRE Auteur de tant d'Ouvrages ,
 Si dignes de tous les suffrages
 Dont ils sont en possession ,
 Et qui feront dans tous les âges ,
 Honneur à nôtre Nation ,
 Souffrez qu'à la prédiction ,
 Se joignent ici les hommages
 De ma juste admiration.

C'est être bien hardi, MONSIEUR, que d'oser vous parler en Vers tels que sont ceux-ci, & j'aurois lieu de craindre d'en être puni, par la manière dont vous seriez en droit de les recevoir, si vôtre généreuse indulgence, que j'ai déjà éprouvée, ne me rassuroit un peu. Ne me pardonneriez vous pas une faute, dont cette in-

Z 2

(*) Note des Edit. Cette petite Epitre nous a été adressée par un Anonyme: Nous suposons que M. de VOLTAIRE en reconoitra l'Auteur.

dulgence vous a rendu complice , en honorant gratuitement autrefois de votre approbation, une petite production, qui eût le bonheur de ne vous être pas désagréable? Vous vous en souviendrez, MONSIEUR, si vous permettez à votre mémoire de vous rapeller des traits de générosité. Cependant il vaut mieux vous écrire en Prose; mais sera-t-elle meilleure que les Vers? J'en doute fort. Quoi qu'il en soit, j'ai 84 ans, & il me semble que je dois être dispensé d'écrire aussi bien que je le voudrois. Dira-t-on que l'âge ne fait rien à l'affaire? Je n'en conviendrai pas. Si en certains cas on accorde des dispenses d'âge à ceux qui n'en ont pas assez, pourquoi ne feroit-on pas la même grace à ceux qui en ont trop? Cela me paroît analogue. Mais que dis-je? Ne pourrois-je pas même être en droit de radoter, comme je fais peut-être, & n'est-ce pas une prérogative, dont la coutume & la nature même font jouir impunément ceux qui sont dans le même cas que moi? S'il y a quelques Esprits assez privilégiés, pour n'être pas obligés d'user de ce droit, ils sont en bien petit nombre, & c'est une exception à la règle. Par exemple, MONSIEUR

Il fut permis à FORTIENSIE ,
 D'écrire bien jusqu'à cent ans ;
 Mais voyez nous beaucoup de gens
 Qu'on puisse mettre en parallèle ?
 Si le Ciel exauce mon zèle ,
 Vous ne vivrez pas moins de tems ,
 Faisant toujours œuvre aussi belle ,
 Qu'en faifiez dans votre Printems....

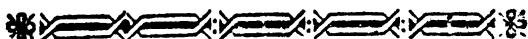
Voilà encore la Métromanie, qui me reprend : Que faire ? C'est aussi une infirmité humiliante de la Nature :

Ce que l'on fut , on le fera ,
 Et ce qu'on fit , on le fera :
 Le Plaideur toujours plaidera
 Le Rimeur toujours rimerà.

Cela est aussi véritable que le seront toujours les sentimens d'estime la plus distinguée, de la plus forte considération & du plus entier dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être

M O N S I E U R !

*Votre très humble & très
 obéissant Serviteur & Ad
 mirateur.*



PORTRAIT DE L'AMOUR A IRIS.

I RIS , je vais peindre l'Amour ,
 Tremblés ; c'est un Serpent terrible ,
 Un feu qui brûle nuit & jour ,
 Un tigre affreux , un monstre horrible :
 Sous une figure enfantine ,
 C'est un traître plein de noirceur ;
 Le Scélerat nous assassine ,
 En caressant avec douceur.
 L'image est-elle assez affreuse ?
 Conois jusqu'ouï va ma fureur ;
 Oui , je voudrois , belle orgueilleuse ,
 Que ce monstre fut dans ton cœur.



A I R B A C H I Q U E .

V ENUS , quand tu naquis , pour le bonheur du
 monde ,
 Pris-tu naissance au sein de l'onde ?
 Non , ce froid Elément eût glacé les Amours.
 Si la Mer avoit vû comencer tes beaux jours ,
 Tu ne serois pas immortelle ,
 Tu n'aurois pas été si belle ,
 L'Amour n'auroit rien de divin :
 Charmante Reine de Cithère ,
 Le doux BACHUS étoit ton Père ;
 Tu naquis dans des flots de Vin :
 Si quelque Buveur d'eau l'ignore ,
 Qu'il goute ce Nectar , VENUS y naît encore.

LOTERIES.

PLAN de la Quarante-cinquième Loterie
de la Ville de GEMEN, arrêtée le
25 Avril 1764.

CETTE Loterie consiste en 20000 Billets, 11000 Prix gagnans, & 34. Primes, (ayant plus de Billets bons que de perdans) faisant le Capital de 169000 Fl Argent Courant d'Hollande, divisée en cinq Classes savoir.

1re. Cl La mise est 10. f.

1	Pr. à 1000 f.	1000
1	500	500
1	250	250
2	100	200
5	50	250
10	25	250
10	15	150
20	10	200
50	5	250
100	4	400
300	3	900
1500	2	3000

2000 Prix faisant

	f. 7350
2 Primes pour le prém. & dern. Bill. à f. 40.	80
2 prim. av. & apr. le 1000 à f. 20.	40
2 prim av. & ap. le 500 à f. 15	30

2006 prix & pr. faif.
f. 7500.

2de. Cl. La mise est 1 f.

1	Pr. à 2000 f.	2000
1	1000	1000
1	500	500
2	250	500
5	100	500
10	50	500
10	25	250
20	15	300
50	10	500
100	5	500
300	4	1200
1500	3	4500

2000 Prix faisant

	f. 12250
2 Prim. pour le pr. & dern. Bill. à 60	120
2. prim. av. & après le 2000. à f 40.	80
2 prim. avant & ap. le 1000. à f 25.	50

2006 prix & pr. faif.
f. 12500

3me. Cl. La mise 2 fl			4me. Cl. La mise 2 f 10 f.		
1 P. à	3000 fl.	3000	1 Prix	5000 fl.	5000
1	1500	1500	1	2500	2500
1	1000	1000	1	1000	1000
2	500	1000	2	500	1000
5	250	1250	5	250	1250
10	100	1000	10	100	1000
10	50	500	10	50	500
20	25	500	20	25	500
50	15	750	50	15	750
100	10	1000	100	12	1200
300	6	1800	300	10	3000
1500	5	75000	1500	9	13500

2000. Prix fait. 20800 fl.
2 Prim. pour le prem.
dernier Billet à
fl. 75 150

2 prim. av. & ap le
3000. à f. 50 100

2 prim. av. & après
le 1500 à f. 25. 50

2006 prix & pr. fait.
fl. 21100

2000. Prix, fait 31200
2 Prim pour le
prem. & dern Bill.
à f. 100. 200

2 Prim. av. & ap. le
5000. à f. 75. 150

2 Prim. av. & après
le 2500 à f. 25. 50

2006 Prix & pr. fait.
fl. 31600

SEPTEMBRE 1764. 353

5me Classe.		La mise 5 flor	
	Pr.		fl.
1	15000		15000
5	8000		8000
1	4000		4000
1	2000		2000
6	1000		6000
10	500		5000
10	250		2500
30	100		3000
40	50		2000
100	25		2500
300	20		6000
500	18		9000
2000	15		30000

3000 Prix faifans	fl.	95000
2 Primes pour le premier & dernier Billet à fl. 250		500
2 Prim avant & après le 15000 à fl. 150		300
2 Prim. avant & après le 8000 à fl. 125		250
2 Prim. avant & après le 4000 à fl. 7		150
2 Priur. avant & après le 2000 à fl. 50		100

3010 Prix & Prim faifans fl. 96300

B A L A N C E.

Classes	Billets	Mise.	Recette.	Pr. & Prim	Débourf.
1	20000	10 f. f	10000	2006	f. 7500
2	18000	f. 1 .	18000	2006	12500
3	16000	2 .	32000	2006	21100
4	14000	3.10	49000	2006	3600
5	12000	5 -	60000	3010	96300

f. 12. f. 169000 11034 f. 169000

La mise de la première Classe est 10 sols , de la seconde 1. fl. de la troisième 2. fl. de la quatrième 3. fl. 10 sols , de la cinquième & dernière 5. flor. faisant en tout 12 florins argent courant de Hollande pour chaque Billet.

On comencera à distribuer dès à présent des Billets de cette Loterie dans les principales Villes de comerce.

Les Tirages de cette Loterie se feront publiquement dans la susdite Ville de GERNEN, en présence de Messieurs du Vénérable Magistrat députés pour cet effet par Son Excellence, d'un Notaire Impérial Juré & de tous ceux qui voudront s'y trouver.

1	La 1re Classe le Lundi 15 Octobre	}	1764.
	La Seconde le Lundi 19 Novembre		
	La Troisième le Lundi 24 Decemb.		
5	La Quatrième le Lundi 28 Janvier	}	1765.
	La Cinquième le Lundi 4 Mars		

La nourriture ou le changement des Billets devra se faire pour le plus tard pour la seconde Classe le Vendredi 9 Nov. 1764. pour la troisième Classe le 24 de Déc. pour la quatrième Classe le 18 Janvier 1765, & pour la cinquième & dernière Classe le 23 Fév. 1765. Passé ledit terme le Receveur Général ou les Collecteurs sous lui, pourront les vendre au premier qui les voudra, ou pourront les renvoyer à la Noble Direction pour le profit de la Loterie; ce terme étant fixé par rapport à la proximité des lieux.

On mettra au premier jour du tirage de la première Classe, les 20000 Numeros dans une Boëte, & on tirera dans chacune des quatre

premières Classes 2000 Prix & 6 Primes, & dans la cinquième Classe les restans 12000 Numeros contre les 3000 Prix & 10 Primes & 9000 blancs. Cette Loterie est si avantageuse pour les Intéressés qu'il y a plus de Prix & Primes que des blancs, & chacun pourra voir son Numero avec prix, prime ou blanc dans les Listes imprimées.

Tous les Billets de cette Loterie ou quittances seront signés par Monsieur J. SCHOUTEN, spécialement autorisé pour cet effet par Son Excellence.

Messieurs les Collecteurs ou Comissionaires auront la bonté d'envoyer leurs dernières copies des Numeros vendus avec leurs dévises, afin qu'on les puisse avoir en mains avant le tirage de la première Classe, pour pouvoir registrer les dévises, & ils sont priés de renvoyer en même tems les Billets qui se trouvent invendus à leurs Cométant pour tenir le tout en règle.

Tous les Prix & Primes seront payés 15 jours après la réception des Listes de chaque tirage & des fonds, chez les Collecteurs ou Comissionaires où les Billets auront été pris, & sous le rabais du 10 pour cent. après lequel dit rabais, on payera le florin d'Hollande sur le pied de 24 sols argent courant de Genève ou de 40 sols de France pour chaque Florin. Et pour le bien être tant pour les Intéressés que pour la Direction, lesdits Prix & Primes doivent être reçus au plus tard trois mois après la fin du tirage de la cinquième ou dernière Classe, & ceux qui ne seront reçus en ce terme, seront confisqués au profit de la Loterie, sans qu'aucune exception soit admise.

Les Listes imprimées de chaque Classe se

trouveront chez Mrs. les Collecteurs & Comissionaires de cette Loterie.

On peut payer les 12 florins de la mise de toutes les Classes de cette Loterie en une fois, en prenant une quittance du Comissionaire de cette Loterie pour toutes les Classes, & Mrs. lesdits Comissionaires seront obligés d'en donner avis à leur Commetant avant le tirage de la première Classe.

Les Propriétaires des Billets qui auroient payé la mise entière de 12 fl. recevront en tirant un prix ou prime dans les quatre premières Classes, ce qu'ils auront payé de trop pour les suivantes.

On trouvera des Plans & des Billets de cette Loterie à Orbe chez M. ANDRÉ HOLLARD, à Soleure chez M. le Baillif KRUTER, à Morges chez M. François STERKY, à St. Sulpice chez M. P. F. MEURON, à Bex chez M. RICOU, à la Tour près Vevay chez M. DE BLOUAY le Second, à Brougg chez M. J. J. ZIMMERMANN Fils, à Sion en Vallay chez Mrs. BERNARD DE LACOSTE & Frères, à Nion chez Mrs. NICOLE & GAILLARD, à la Chauxdefond chez M. JONAS PIERRE BÖRLE, & à Rossinière chez M. Jean MARTIN. Les Lettres & l'argent, doivent être afranichis.

La Mise de chaque Classe se fera en Argent de Genève & Argent de Suisse, savoir:

A Genève		En Suisse.	
Pour la 1. Classe.	F 2 4.	Pour la 1. Classe	Batz 8.
Pour la 2. Classe.	4 8.	Pour la 2. Classe.	16.
Pour la 3. Classe.	9 4.	Pour la 3. Classe.	32.
Pour la 4. Classe.	16 4.	Pour la 4. Classe.	56.
Pour la 5. Classe.	23 4.	Pour la 5. Classe.	80.

En tout, pet. Mon. F. 56. | En tout, Batz 191.

On recevra l'argent pour le payement des Billets, savoir à Genève le Louis neuf sur le pied de F. 50 de Genève, & pour la Suisse le Louis d'or neuf sur le pied de L. 16 l'Ecu neuf à L. 4. Le payement des Lots se fera en Suisse, après le 10 fr. 100 levé, sur le pied de 12 Batz 2 Creutzers pour chaque Florin d'Hollande, & cela par raport à la perte sur les Espèces & sur le Cours des Charges & agio qui varient tous les jours, & à Genève sur le pied de 24 sols courant pour chaque Florin d'Hollande

N. B. Si quelqu'un des Collecteurs ou Actionnaires souhaitent de faire revoir leurs Billets ou Numeros au Protocole, ou avoir quelque autre éclaircissement de la susdite Loterie, ils pourront s'adresser à Gemen, à M. F. H. BAKEN, Receveur général des Domaines de Son Excellence, qui donera à un chacun les informations nécessaires. Publié à Gemen, le 25. Avril 1764.

Signé F. H. BAKEN.

LA II^{me} Loterie de l'Eglise de ST. PIERRE de DORTMUND continuant à se collecter, se tirera suivant le Plan, avec toute la réalité, qui a donné un si grand relief aux Loteries de l'Eglise & de la Ville de Dortmund. Les Amateurs sont priés de s'adresser sans perte de tems, aux Collecteurs suivans: A Schafouse, chés M. le Commissaire SCHALCH au Raisin Blanc; à Biemme chez M. NEUHAUS, Fils aîné, & à Genève chez M. J. Louis GIBOT. On com-

38 JOURNAL HELVETIQUE

niquera des Plans gratis. Le tirage de la 1^{re} Classe se fera le 10. Décembre prochain; & les autres Classes de 4 en 4 semaines. La mise est de 20. Gouldes d'Empire, soit Florins d'Hollande, le Louis neuf à L. II. Il y a 30 mille Billets & 16. mille Lots, distribués dans les 4 différentes Classes. Le gros Lot est de 20. mille florins de Holl. Cette Loterie paroît des plus favorables, puisqu'il y a dans la totalité, plus de la moitié de Billets gagnans. Les Billets rentrant & passant par les diverses Classes, peuvent gagner des Prix dans toute. On peut avoir des demi Billets, en faveur de ceux auxquels un Billet entier reviendroit trop cher. On tirera dans la dernière Classe seulement 7 milles Lots, contre les 30. mille Billets, pour plus grande brieveté, & pour éviter le gros volume des Listes de Tirage imprimées. Le Plan donera aux Amateurs de plus amples éclaircissements.

On trouvera chez les susdits Collecteurs des Plans & Billets de la 6^{me} Loterie de Mayence, établie pour une Maison de Charité, partagée en 4. Classes, dont le Billet coutera Fl. 10. d'Empire. La 1^{re} Classe se tirera le 5. Nov. prochain &c. On se réfère au surplus au Plan. On prie d'affranchir les Argents & les Lettres.

On pourra avoir chez M. KOHLER Di-

receveur du Bureau des Postes à Bienne, des Plans & Billets de la favorable Loterie de NEUWIED pres du Rhin, autorisée par S. E. le Comte de WIED, Seigneur de Ronckel & d'Izenbourg &c. ayant pour objet l'Etablissement d'une Maison de Charité, dans sa Capitale de Wied, pour l'Entretien des Pauvres sans distinction de Religion. Cette Loterie consiste en un Capital de Fl. 126000. en 14. mille Billets & 7300. prix, distribués en 4 Classes, dont la 1^{re} se tirera, suivant le Plan le 14. Nov. prochain, la 2^{de} le 18. Janv. 1765. & consecutivement de 4 en 4 semaines. La mise est de L 11. argent d'Empire ou du Rhin, le Louis neuf à Fl. 11. On peut payer pour toutes les Classes à la fois, contre un reçu qu'on prendra du Collecteur, moyennant quoi on ne courra aucun risque de negliger la nourri- zion des Billets. Le Plan, auquel on se réfère donnera un plus ample éclaircissement aux curieux de cette Loterie.

On peut aussi avoir chez M. KOHLI des Billets de la 11^{me} Loterie de ST. PIERRE de DORTMUND, à raison de deux demi florins ou L 5 : 5 s. tournois pour la première Classe.

Item des Billets de la 4^{5^{me}} Loterie de la Ville de Gemen. Il faudra afranchir les Lettres & l'Argent.

Le mot du Logogriphe du mois d'Août est
CATASTROPHE.

T A B L E.

E SSAI sur la Médisance.	235
Suite de l'Examen du Chap. XII. du Traité de la Tolérance.	250
Préférence donnée au Caractère sur l'Esprit & la Beauté.	280
La Vanité corrigée, Conte Oriental.	290
Spéctacles; Cromwel, Tragedie nouvelle.	297
La Mort naturelle, Dialogues.	309
Nouvelles Académiques.	331
Prix de l'Académie Royale de Berlin.	331
Prix de l'Académie de Besançon.	333
Dictionnaire portatif, ou Histoire abrégée des Grands Hommes &c.	335
Lettres de Julie à Camille.	338
Epitre à M. de Voltaire	347
Portrait de l'Amour à Iris	350
Air Bachique.	350
Loteries.	351